

KHEMIA

(Lettre strictement personnelle)

“ Aux Chrétiens de la Plaine de la MEKKERA ”

Commission Paritaire 47.437

I.N.S.E.E. 81-143.330

I.S.S.N. 0339-5588

3^e trimestre 1977

NOUVELLE SERIE

Numéro 32

Le numéro : 4 F

15^e année

Paraissant tous les trimestres

Abonnement normal : 15 francs si possible

Abonnement de soutien : 30 francs et plus

Tous les abonnements partent de janvier. Grouper les abonnements sur le C.C.P. : « Abbé Delmas François 3248.58 Y Toulouse » ou chèque bancaire au seul nom de M. l'Abbé Delmas François, 81140 Le Verdier.

Pour tous les autres dons : verser au C.C.P. individuel de chaque prêtre.

Commission paritaire : inscrit sous le n° 47.437.

La Bible dans l'Histoire

(N° 1)

Un jour de l'année 1850 avant Jésus-Christ, les bergers de Théra et de son fils Abram procèdent à l'arrachage des piquets et au démontage des tentes. Des tentes noires, tissées de poils de chèvre. Les bourriquets — ce sont de petits ânes trappus et nerveux — transportent les bagages assez divers : tapis, armes, ustensiles de cuisine, outres de cuir remplies de lait et d'eau et évidemment les tentes. Il n'y a pas de chameaux, la tribu n'est pas encore très riche, et surtout pas de chevaux qui n'apparaîtront que mille ans plus tard avec les envahisseurs venus des plaines de la Russie actuelle : « les Hyksos ».

Non loin de là, les agriculteurs se livrent à leurs travaux, ou s'affairent autour des canaux d'irrigation. Personne ne prête attention à ce groupe de pasteurs en partance vers un nouveau campement. D'ailleurs, c'est toujours — et cela même de nos jours — avec un peu de joie que les cultivateurs voient partir des nomades, alors ceux-ci ou d'autres, quelle importance...

Personne ne se doutait évidemment que cette pauvre caravane composée de brebis blanches et de chèvres noires et qu'encadrait de simples bergers portait en elle le destin spirituel du monde.

..

Je signale d'abord mes sources principales, afin de ne plus y revenir. Il s'agit d'abord du livre de Daniel Rops « Histoire Sainte » aux Editions Fayard. Il s'agit ensuite de la Revue « En ce temps-là : la Bible » en six volumes. Il s'agit enfin et surtout du gros livre « La Bible dans l'Histoire » de Tamisier, mon ancien professeur d'Ecriture Sainte à qui me lie une profonde amitié de Séminaire. Je signale aussi que lorsqu'il y aura plusieurs hypothèses, je choisirai au mieux sans vouloir justifier le choix afin de ne pas alourdir le texte.

..

Avant de suivre la marche de la caravane de la tribu d'Abram, essayons de mieux la situer dans l'espace et dans le temps.

Abram est né dans le territoire de la ville d'Ur. Cette ville se trouvait à l'embouchure de l'Euphrate, fleuve qui verse ses eaux dans le golfe persique.

Aujourd'hui un vaste désert, cette région était autrefois très fertile, grâce à un ingénieux entrelacé de canaux qui distribuaient à travers les cultures l'eau fertilisante de l'Euphrate.

Mais qui était Abram ? et d'abord comment était organisé la société à son époque ?

Le roi, mis à part, car il était considéré comme le fils du Dieu protecteur de la cité, nous trouvons au sommet, la classe des patriciens, composée des dignitaires de la cour du roi, des hauts fonctionnaires, des prêtres, des chefs de l'armée. Tous gens riches et instruits.

Au milieu, la classe des hommes libres, négociants, petits propriétaires et tous ceux qui exercent une profession libérale. Quelques-uns savent écrire.

En bas les esclaves et fils d'esclaves et parfois aussi des hommes libres devenus esclaves à cause de dettes dont ils n'ont pu s'acquitter.

A quelle classe Abram appartenait-il ? certainement pas à la classe des patriciens, car jamais le gouvernement royal n'aurait permis son départ considéré comme une désertion. Certainement pas à la classe des esclaves car jamais son patron n'aurait permis son départ. Reste la classe des hommes libres. Et bien, encore certainement pas. Pourquoi ? parce qu'on n'a jamais vu un homme de la ville partir à l'aventure, lui, sa famille, ses troupeaux. Un nomade devient un jour ou l'autre un sédentaire mais jamais un sédentaire ne devient nomade. Hier comme aujourd'hui on va de la campagne à la ville et plus rarement de la ville à la campagne.

Alors, Abram, quel homme est-ce ?

Abram est essentiellement un nomade, fils de nomade. Un nomade : c'est un homme qui vit un jour ici, demain ailleurs et emportant à chaque déplacement tout son mobilier et accompagné de sa famille, c'est-à-dire les femmes, les enfants et les esclaves ; il se déplace loin des villes à la recherche de nouveaux pâturages pour ses troupeaux.

Et d'ailleurs, nous le verrons par la suite, aimer à se déplacer souvent d'un endroit à un autre, connaître les secrets de la nature qui l'entoure, ni Abram, ni son fils, ni ses petit-fils ne reviendront s'établir à la ville.

Abram est donc un homme qui ne fait pas partie de la société de son temps, mais un nomade, un errant, sans cesse en route pour une nouvelle étape. C'est un homme de la steppe, un homme de la tente, un homme à part des autres.

De plus Abram est un sémita. Cela veut dire quoi ? La bible nous dit, vous le savez, que Noé, seul rescapé du déluge, eut trois fils : Sem, Cham et Japhet. Par parenthèse nous sommes, nous, les descendants de Cham. Sem serait l'ancêtre des Sémites. C'est du moins cela qui est la plupart du temps enseigné.

La vérité est plus complexe, on s'en douterait un peu. Il n'existe pas de races pures. De tout temps, autrefois comme aujourd'hui, et j'oserai dire plus autrefois qu'aujourd'hui, il y eut des brassages de peuples.

Pourquoi ?

D'abord à cause du nomadisme plus répandu à cette époque qu'actuellement et ensuite à cause des déportations massives de peuples à l'occasion de guerres très nombreuses à cette époque de l'histoire.

Mais s'il n'y a pas de race sémitique à proprement parler, il y a eu certainement une civilisation sémitique, c'est-à-dire une certaine façon de vivre, à la façon dont nos nomades actuels ont eux aussi une vie à part des autres

∴

Pourquoi Abram est-il parti des verts pâturages de la région d'Ur ?

A cela il y a trois motifs.

D'abord un motif pratique. Tout nomade, et Abram est un nomade, je viens de vous le dire, tout nomade a besoin de se déplacer. Le voyage est la raison d'être de sa vie. Surtout si ce nomade est un berger comme Abram. Les troupeaux qui ont besoin de nouveaux pâturages, alors la tribu se déplace à la recherche de nourriture pour ses troupeaux.

Ensuite un deuxième motif. Politique, celui-là. La ville d'Ur était attaquée par des envahisseurs venus du Nord et la lutte était indécise souvent. Et le roi de la ville d'Ur voyait de mauvais œil, ces nomades camper dans les environs. Ils pouvaient renseigner l'ennemi, lui servir de guide, espionner pour son compte. N'est-ce pas ce que faisaient nos petits bergers pendant la guerre d'Algérie ?

Alors mal vus de tous, jugés indésirables par le gouvernement local, profondément haïs de tous, ces nomades, ces pasteurs, la tribu d'Abram décida de quitter le pays.

Pour aller où ? Dans ce que nous appelons aujourd'hui la Palestine ou Israël.

Pourquoi ?

Parce que là il y avait peu de villes ; parce que le pays est sous la domination de la lointaine Egypte donc pas de tracasseries administratives à redouter comme à Ur ; parce qu'il y a de vastes pâturages pour les troupeaux.

C'est un endroit de rêve pour un nomade. Et l'histoire nous apprend qu'il y eut à l'époque un vaste mouvement des nomades-bergers vers toute cette contrée qui borde la Méditerranée.

Enfin un troisième motif plus ou moins conscient : motif religieux celui-là. Dieu voulait amener Abram dans le pays qui sera le berceau de son peuple choisi, le peuple juif descendant d'Abram. Et cela nous le verrons plus loin.

Abram va entreprendre, au rythme lent du pas de ses bêtes un long voyage de plus de 2 000 km. La première grande étape de ce voyage sera Harran, situé mille km au nord de Ur.

Abram est accompagné de son père Théra, de sa femme Sarai et de son neveu Lot. Nous les retrouverons plus tard. Et évidemment de nombreux esclaves. Et tout ce monde remonte le fleuve Euphrate, vers le nord, vers sa source, et en se tenant loin des villes et des champs cultivés, tout près du désert où on peut se cacher en cas de coup dur.

Et la tribu d'Abram arrive à Harran, importante ville commerciale, à 1 000 km de la ville d'Ur d'où elle venait. Là, la tribu restera un certain temps.

Il y a à cela une raison toute naturelle. Après un si long parcours il faut reposer le troupeau et aussi le reconstituer par des éléments jeunes, car c'est le troupeau qui assure le vivre et l'habillement de la tribu.

Avant de faire un nouveau bond de mille km, Abram se voyait dans l'obligation de reconstituer son troupeau, sous peine de mort pour lui et ses nombreux serviteurs. Il resta donc à Harran plusieurs années.

Une autre raison aussi, c'est que la ville de Harran, comme celle d'Ur était sous la protection de la déesse Luno, car la tribu d'Abram était encore païenne.

Enfin aussi parce que la région était peuplée par des gens de la même race que celle d'Abram. Tout cela fit qu'Abram resta là plusieurs années.

C'est là que se passa un premier événement important : la mort de Théra, le père d'Abram. Désormais Abram est devenu le chef du clan. Donc il devient le maître civil et religieux de la tribu. On lui doit obéissance absolue, en tout, et il a pouvoir de vie ou de mort sur tous les membres du clan y compris ses fils.

L'insigne de son pouvoir, c'est le bâton de berger. Vous voyez là l'origine du sceptre chez nos rois et de la crosse chez nos évêques. Il est vrai que nous n'avons plus de rois et que nos évêques ont perdu leurs crosses. Est-ce là la raison qui fait que tout tourne de travers aujourd'hui ? On peut se poser la question.

Une deuxième événement très important va aussi se passer à Harran. Dieu va se révéler à Abram, maintenant qu'il est le chef.

Ce Dieu est un Dieu inconnu pour Abram. En effet Abram devait adorer comme les autres nomades de la région le dieu-lune et surtout être fidèle à de petites divinités particulièrement à son clan. C'est ce qu'on appelle les dieux domestiques ou familiaux.

Le Dieu qui se révèle à Abram est un Dieu inconnu, puissant, qui sait parler et qui sait ce qu'il veut.

Moment important non seulement dans la vie d'Abram, mais aussi, on peut le dire sans crainte de se tromper, moment unique dans l'histoire du monde. C'est de ce moment-là, en effet, qu'est née la formidable révolution spirituelle sur laquelle se trouve édifiée, qu'on le veuille ou non, toute l'organisation morale et sociale de notre occident. Voilà pourquoi ceux qui veulent bouleverser radicalement notre société vont contre quatre mille ans de civilisation religieuse et sociale et contre une orientation voulue et ordonnée par Dieu lui-même, il y a de cela, je le répète, 4 000 ans lorsqu'il se révéla à Abram pour la première fois. Cela vaut la peine qu'on s'y arrête un peu.

∴

La révélation que Dieu donna à Abram peut se résumer en quelques mots : proclamation d'un Dieu unique, proclamation d'un Dieu saint et fondation d'une loi morale progressive.

Il nous faut développer, cette triple affirmation, dont les contemporains d'Abram n'avaient pas, ne pouvaient pas avoir la moindre idée.

D'ailleurs c'est sur ce triple message qu'est fondée toute la société actuelle, du moins jusqu'à maintenant.

Le premier pilier de notre civilisation, c'est la croyance en un Dieu unique, pareille conception était alors, dans le monde antique, parfaitement impensable. Partout dans le pays d'Abram, comme en d'autres pays voisins, comme aussi sur d'autres continents, partout, s'étale, s'affirme le polythéisme le plus caractérisé. Pour le dire plus simplement, partout, c'est la croyance en une infinité de divinités, de dieux.

Pour eux, l'arbre est un dieu, la pierre levée est la demeure d'un dieu, la montagne aussi, et le fleuve et la mer. De même le vent, le nuage, la foudre. Et la terre et les étoiles. « Tout était dieu, sauf Dieu lui-même » disait avec justesse Bossuet.

Or voilà qu'à ce brave berger, nommé Abram, ignorant et idolâtre comme tous les autres, ne connaissant rien à la vérité religieuse, voilà que se révèle, se fait connaître à lui un Dieu unique.

Aujourd'hui, quatre mille ans après Abram, le nomade, cette idée du Dieu unique nous est familière. Mais à l'époque, c'était une idée absolument incompréhensible, incalculable même à l'esprit humain.

Imaginez un peu : à Babylonne, il y avait près de cinq mille dieux, des milliers encore chez les Egyptiens. Chez les Sémites, les frères en race d'Abram, une grande multitude encore.

Les uns étaient fixes, les autres portatifs, c'est-à-dire qu'on les amenait avec soi, en voyage.

Les prêtres païens s'essayent à mettre de l'ordre dans ce fourmillement de dieux et à y placer quelques chefs. Ainsi à Ur, ville d'origine d'Abram, c'est le dieu-lune qui commande. Ce qui ne veut pas dire qu'il est unique mais simplement le chef de cette multitude de dieux.

Après les invasions, les conquêtes, la liste s'allonge, se modifie. D'autres dieux naissent aussi, ce qui augmente l'embouteillage et la confusion.

Avec le Dieu unique se révélant à Abram, c'est une révolution formidable, mondiale qui s'opère, beaucoup plus importante que notre révolution de 1789 ou celle de 1917 en Russie. C'est une coupure radicale entre l'ancien et le nouveau. Abram ne s'en rendra pas compte totalement, du moins en sa portée mondiale dans le temps et dans l'espace.

Désormais Abram est un homme à part des autres, un élu, un isolé.



Deuxième révélation : ce Dieu unique est un Dieu saint. Là aussi, il faut imaginer ce qu'étaient les dieux d'autrefois, pour comprendre le bond en avant, mieux la rupture opérée en Abram.

Chez les dieux anciens tout n'est que bassesse, immoralité, manœuvres diverses. Ecoutez un peu : les dieux se marient entre eux, ils ont des enfants, assez peu respectueux de leurs parents, c'est le moins qu'on puisse dire. Il y a chez eux des adultères, des assassinats, des paricides, le mensonge, la haine...

Au cours de leurs réunions, qui ressemblent trop souvent à des orgies, ils s'ennivrent, ils complotent, ils s'exterminent et d'autres choses qu'on ne peut dire et encore moins faire.

Voilà pour les dieux. Et les hommes ?

Les hommes ne prient pas ces dieux par amour mais simplement pour les empêcher de leur nuire, pour les adouber et les acheter.

Or, voilà que tout à coup, le Dieu Unique parle à Abram dans la ville d'Harran. Et il se dit un Dieu saint, donc sans péché, sans défauts, sans vices, sans mensonges, sans compromissions, un Dieu qu'on ne peut voir, qui est spirituel, qui apprécie plus l'amour du cœur que les gestes matériels du corps.

Un Dieu esprit, qui n'a pas de corps, et qui exigera peu à peu et de plus en plus une adoration en esprit et en vérité.

C'était là encore une chose vraiment nouvelle à l'époque. Elle nous paraît normale actuellement. Pour Abram ce fut là aussi une vraie révolution c'est-à-dire un changement total de mentalité, de façon de voir.



Enfin la troisième révélation, ce fut la révélation d'une loi morale sans cesse en progrès. C'est le troisième pilier de notre civilisation actuelle. Il y aurait beaucoup de choses à dire évidemment. On pourrait par exemple montrer la marche vers un progrès mieux connu et vécu de chaque vertu, de chaque dogme...

Je me contenterai de vous donner quelques pistes de réflexion.

D'abord historiquement il y a progrès. En effet ce Dieu unique et saint a d'abord été un Dieu tribal : le protecteur de la tribu d'Abram et de ses fils. Cinq cents ans plus tard, au Mont Sinaï, il devient un Dieu national : le protecteur du peuple juif, le Dieu d'Israël.

Et enfin, avec Jésus-Christ, il devient un Dieu mondial, universel. Car il sera le protecteur de tout le peuple chrétien répandu sur la terre, le Dieu de tous les hommes et pas seulement le Dieu d'un homme, ni non plus d'une tribu, ni même d'une race, fut-elle juive.

Il y a eu donc là un réel progrès, très lent, certes, mais les œuvres de Dieu n'avancent que très, très lentement, c'est un signe qu'elles sont divines, car pour Dieu le temps n'existe pas.

Et deuxièmement, la religion du Dieu unique et saint va aller en s'améliorant sous l'effet soit des événements, soit des hommes envoyés par Dieu et qui sont surtout les

prophètes ? Car ce mot de prophète signifia à l'origine : « qui parle au nom de Dieu » et non : « qui annonce l'avenir »... soit enfin avec la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu lui-même.

Combien de fois dans l'Évangile ne lit-on pas cette phrase : « Vous avez entendu dire ceci et moi je vous dis cela... ». « Je ne suis pas venu détruire la Loi ancienne mais la perfectionner ».

Et en dernier lieu, c'est à l'Église à perfectionner cette loi. « Tout ce que vous déciderez sur cette terre, sera décidé, voulu au ciel, par Dieu ».

Il y a là un progrès continu qui n'existe dans aucune religion ancienne, ni même dans les religions modernes autres que le Catholicisme.



Pourquoi cela ?

Est-ce orgueil de le dire et de le croire ?

Absolument pas. La raison est en simple c'est que Dieu a promis à l'Église Catholique, et à elle seule d'être avec elle tous les jours et jusqu'à la fin des siècles. La garantie de la vérité que nous trouvons dans l'Église, elle est en Dieu et Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper. Cette vérité est en progrès depuis Abraham et sera en progrès jusqu'à la fin du monde. Attention, je dis bien en progrès. Cela veut dire quoi ? Cela veut dire que la vérité se développe à partir de bases anciennes qui restent vraies et qu'on approfondit sans cesse.

Cela ne veut pas dire : en reniant le passé. Cela c'est dangereux et mensonger. Car Dieu ne peut se contredire : ce qui était vrai hier ou avant hier, reste vrai aujourd'hui et le sera demain, ou dans mille ans si le monde doit durer mille ans. Car Dieu, qui est le garant de la vérité qui est dans l'Église, ne peut pas changer, il ne peut mentir. Il ne peut affirmer vrai une chose hier et dire le contraire demain. Cela les hommes le font ; Dieu ne le peut pas.

C'est la raison pour laquelle certaines idées actuelles qui courent les revues, les journaux ou la Télé sont dangereuses, fausses et à rejeter. On ne peut pas changer la religion, on ne doit pas changer la religion, car on ne peut pas, on ne doit pas changer Dieu.

Cela est si vrai que les novateurs avouent être actuellement en recherche d'une nouvelle Église, d'une nouvelle religion, d'un nouveau Christ, d'un nouveau dieu, parce qu'ils savent bien que le Dieu d'Abraham, de Simon-Pierre et de Paul VI ne peut ni se tromper, ni nous tromper, ni changer ni se contredire. Ils parlent d'ailleurs de nouvelle messe, de nouveaux catéchismes, de nouvelle pastorale...

Le religion en progrès : oui.

Une autre religion : non.



Nous l'avons vu, Dieu dans une triple révélation s'est manifesté à Abraham dans le pays herbeux et donc bénédiction pour la tribu nomade, de Haran.

Ayant reconstitué son troupeau, ayant refait les forces de tout la tribu, et étant devenu le chef, Abraham, sur l'ordre de Dieu, ne devait plus rester sur cette terre fertile. Il aurait pu s'y enliser, s'y pervertir, s'y perdre, lui ou ses descendants.

Il y a là une loi toujours vérifiable et cela tout au long de l'histoire. A chaque fois que la religion du Dieu unique et saint s'installe dans la facilité, dans le bonheur terrestre, dans « le dialogue avec le monde » : à chaque fois la religion du Dieu unique et saint s'affaiblit, diminue, s'abatardit et meurt. Au contraire à chaque fois que la religion du Dieu unique et saint est obligée de lutter, à chaque fois qu'elle est persécutée, à chaque fois elle reprend vigueur, dynamisme et renait à un nouveau printemps.

Les exemples ne manquent pas. Si la persécution ne s'était pas abattue sur la jeune Église de Jérusalem, elle serait devenue une secte religieuse juive de plus (nous le verrons plus tard). Au contraire la persécution a fait disperser les chrétiens à travers le pays et dans tout l'empire romain.

...Et aujourd'hui, c'est pareil. C'est parce que l'Église du Christ est persécutée qu'elle reprend une vitalité extraor-

dinaire dans les pays de l'Est. (Voir précédente « Khémia » n° 31). Au contraire dans nos pays occidentaux, où elle est libre — même de s'auto-démolir — où elle est admise, elle s'affaiblit, s'embourgeoise, se dilue et meurt.

En un mot, cette loi : c'est la loi de la Croix. Dieu nous a sauvé en montant au Calvaire une croix sur les épaules et non une guitare en bandoulière. L'Eglise ne se sauvera, nous nous sauverons qu'en portant notre croix. « Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » : où ? au Calvaire et non à un repas festif comme certains disent aujourd'hui, ou au dialogue avec le monde.

✧

Mais revenons à Abraham.

Il doit encore prendre la route et plus de 1000 km le séparent de la terre que Dieu veut lui donner à lui et à ses descendants. Pourquoi ce nouveau départ, alors qu'Abraham a tout pour être heureux là où il est ?

Pour la raison simple que Dieu veut le séparer des pasteurs idolâtres, ses parents, qui séjournent dans ce pays. Sa jeune foi, encore bien fragile, en un Dieu unique et saint court de graves dangers. Il risque de revenir aux multiples dieux des ancêtres.

Alors il reprend la route au pas lent et régulier de son troupeau. Une grande consolation le fortifie dans cet arrachement face aux multiples dangers de la route : manque d'eau, absence de pâturages, incursions des bêtes sauvages, razzias des voleurs...

« Je ferai de toi un grand peuple », lui a annoncé Dieu, en même temps qu'il lui ordonnait de prendre la route du Sud. Dieu a parlé, Abraham obéit aussitôt, ainsi que nous le dit la Bible :

« Abraham partit, comme le lui avait Dieu, et Lot partit avec lui. Abraham prit sa femme Sarai, son neveu Lot, tout l'avoir qu'ils avaient amassé et le personnel qu'ils avaient acquis à Harran : ils se mirent en route pour le pays de Canaan et ils y arrivèrent ».

Ce nouveau trajet fut beaucoup plus pénible pour les hommes et plus éprouvant pour le bétail, à cause du pays parfois désertique à traverser.

Enfin, ils arrivèrent en Canaan, près de Sichem. C'est le pays qui a été donné par Dieu à Abraham. Or ce pays est déjà occupé. Les rudes cananéens y ont édifié des villes fortifiées et on devine aisément qu'ils ne vont pas se laisser dépouiller de leurs domaines et de leurs richesses agricoles par ses nouveaux venus qui ne sont d'ailleurs que de pauvres nomades.

Il faut donc s'attendre à une lutte terrible entre ces deux adversaires tant sur le plan politique que sur le plan religieux. Sur le plan politique Abraham veut le pays pour lui et ses descendants. Sur le plan religieux, il veut garder sa foi en un Dieu unique et saint, face aux Cananéens qui ne veulent pas partir et qui sont idolâtres.

Aussi pour encourager son fidèle serviteur, Dieu se manifeste encore une fois à Abraham, dès son arrivée sur la terre de Canaan. Et il lui dit et redit : « Je te donnerai cette terre à toi et à tes enfants ». La descendance de ce chef nomade va donc devenir le peuple élu, le peuple choisi de Dieu.

Mais attention, un nomade ne devient pas subitement un sédentaire, un agriculteur. Non, Abraham ne cesse de se déplacer dans le pays à la recherche des pâturages et en évitant de trop s'approcher des villes hostiles. Prudent mais pas téméraire.

Chose curieuse, Abraham continue encore vers le Sud et pourtant là le pays est moins fertile. Une raison à cela : c'est que le chef de la tribu veut préserver ses hommes de l'idolâtrie environnante, en les emmenant vers des lieux moins habités et donc plus pauvres. Toujours la loi de la croix.

Et ce qui devait arriver, arriva. Une année la sécheresse s'abattit sur cette partie pauvre du pays de Canaan. Alors Abraham reprend la route et chose curieuse encore, il s'enfonce davantage vers le Sud et il pénètre en Egypte.

Certes il ne va pas loin, il reste sur les terrains frontalières où l'eau du Nil par infiltration assure une peu de verdure pour les troupeaux. D'ailleurs le pharaon d'Egypte

se serait opposé à une pénétration plus grande de ces nomades ravageurs des cultures et des arbres.

Abraham, dès qu'il le peut, revient en Canaan. D'abord parce que la pluie avait de nouveau fait pousser l'herbe dans la steppe du pays de Canaan et aussi à cause d'une histoire pas très belle avec le Pharaon. Le roi voulait lui ravir sa femme. Il avait failli y être assassiné.

En tous cas, jamais plus Abraham ne reviendra en Egypte, il avait eu trop peur. De retour chez lui, en Canaan, il s'empresse de remercier Dieu en lui sacrifiant quelques bêtes de son troupeau. Malgré toutes les tentations de revenir aux idoles, soit en Egypte, soit en Canaan, Abraham est resté, on le voit fidèle au Dieu unique et saint qui s'est révélé à lui, déjà plusieurs fois.

De plus Abraham et son neveu Lot ne sont pas des manchots. Ils ont su faire prospérer tout le cheptel. Et la Bible nous dit qu'ils durent se séparer. Ceci est normal, quand une tribu devient trop nombreuse, elle se divise afin de survivre et d'éviter les disputes.

« Qu'il n'y ait point de discordance entre toi et moi, dit Abraham à son neveu Lot. Si tu prends la gauche, j'irai à droite et si tu prends à droite, j'irai à gauche ».

Lot alors n'hésite pas. Il choisit la riche vallée (à cette époque, parce que maintenant...) de Sodome et Gomorrhe et Abraham partit vers le Nord, vers Maribré.

✧

Pour ne pas se disputer avec son neveu Lot et pour rester le seul chef de la tribu, Abraham va planter ses tentes sous le chêne de Mambré à Hébron qui se trouve à 30 km au Sud du Rocher qui portera un jour la citadelle de Jérusalem.

Il va y rester un temps assez long, car là il y a de nombreux et gras pâturages pour ses troupeaux et il y reviendra un jour pour y mourir.

Tout semble aller pour le mieux dans un des plus beaux sites de la Palestine. Après un si long voyage de 2000 km, il est si bon de s'arrêter pour souffler un peu. Tout respire le calme et la paix.

Abraham est heureux.

Et voilà qu'un soir, un berger essoufflé arrive au campement. Il apporte au patriarche une dramatique nouvelle : quatre rois de Mésopotamie viennent d'envahir le Sud du pays. Que le titre de roi ne vous impressionne pas trop. En fait ce sont sans doute de petits chefs de bande. Mais en Orient on a toujours tendance à grossir les choses.

Donc nos quatre rois viennent d'envahir le Sud, là où se trouve précisément Lot avec ses troupeaux. Et Lot, c'est le neveu d'Abraham. La loi de la tribu va jouer. Jamais on ne doit abandonner un de ses membres.

Il y a eu bataille et nos quatre rois ont été victorieux. Alors, comme c'est la coutume à l'époque, les vainqueurs pillent la région, saccagent tout ce qu'ils ne peuvent emporter et emènent avec eux bêtes et gens.

Le rescapé de cette bataille vient prévenir Abraham que son neveu fait partie de la colonne des captifs qui font route vers l'Euphrate.

Sans plus tarder Abraham arme 318 de ses hommes, alerte en chemin quelques chefs de tribus comme lui et sans crier gare, se lance à la poursuite des ravisseurs.

Il parvient à les rejoindre vers le Nord du pays, à proximité des sources du Jourdain. A la tombée de la nuit, il se précipite sur l'ennemi, qui, tout à la joie de ses victoires, n'a pris aucune mesure de sécurité. Surpris, en partie massacrés, les ennemis s'enfuient et Abraham récupère Lot, ses femmes et ses biens.

Il ne faut voir là qu'un des multiples épisodes des peuples nomades. Je te pille, tu me pilles. Un jour : toi ; un jour : moi. L'incident est important à nos yeux d'occidentaux mais pour la tribu nomade, c'est un petit incident de parcours.

Sur le chemin du retour, Abraham fait une curieuse rencontre. Il va avoir en face de lui Melchisédech, le même dont nous prononçons le nom à la messe. Rien n'avait préparé cette rencontre. Quel est donc cet étrange personnage ?

L'EXPRESSION CORPORELLE

Dans la Khemia N° 23 du 2^e trimestre 1975, je vous signalais un grave tournant dans la façon de voir et d'enseigner notre religion (vous y reportez pour faire le lien). Dans cette étude, à la page 4, je signalais en passant ce qu'on appelle « l'expression corporelle », mais sans m'y attarder.

Or aujourd'hui cette « expression corporelle » a pris un développement extraordinaire et bien au point. Et c'est

La Bible dans l'Histoire

Il est à la fois roi et prêtre. Il est roi de Salem probablement la cité appelée plus tard Jérusalem. Il a eu peur des quatre rois pillards et il est content d'en être débarrassé. Il voit qu'Abraham représente aussi une force pour le pays, alors il se dit qu'il vaut mieux être ami qu'ennemi d'Abraham.

Aussi il se porte au devant du patriarche sur le chemin du retour et il apporte un ravitaillement de choix à la troupe victorieuse : du pain et du vin. Cela ravivra les hommes de la troupe, après des jours de marches forcées épuisantes. Abraham ne veut pas être en reste, et de son côté, il lui offre la dime (dixième partie) de tout ce qu'il ramène. Il y a là l'origine de la dime juive et chrétienne.

Ensuite Melchisédech est prêtre et prêtre du Très-Haut. Le Très-Haut pour ce roi-prêtre n'est que le dieu qui commande son village de Salem. Mais Abraham ne va pas le chicaner sur ce titre, les bénédictions de ce roi-prêtre, il les attribue tout simplement au vrai et unique Dieu. Et tout sera dit.

Ensuite Abraham et Melchisédech prennent un repas ensemble et notre roi-prêtre disparaît pour toujours de la Bible. Vous le voyez nous ne sommes guère renseignés sur ce personnage-éclair.

Mais il y a toute la symbolique du texte qui va jouer pour que nous nous souvenions de Melchisédech. Il est prêtre et roi comme le Christ lui-même. Il est roi de Jérusalem qui sera la capitale du futur peuple de Dieu et où mourra le Christ. Il est prêtre du Très-Haut comme le Christ qui est le prêtre éternel et comme Melchisédech, il est sans généalogie, sans père ni mère en tant que Fils de Dieu.

Puis il offre le pain et le vin comme le Christ offrira lui-même le pain et le vin qui sont les symboles et les signes de son corps et de son sang, symboles et signes qui réalisent vraiment parmi nous la présence du Christ tout entier avec son corps, son sang, son âme et sa divinité.

Comme aussi le prêtre qui offre à la messe le pain et le vin qui sont la nourriture spirituelle du chrétien. Pour toutes ces raisons et d'autres encore on a retenu le nom de Melchisédech à notre messe.

Ensuite de cette rencontre Abraham continue sa route et retrouve son campement de Mambré. Et c'est là que Dieu va à nouveau se manifester à Abraham, le chef de son futur peuple.

Par trois fois, Dieu va rendre visite au vieux chef et par trois fois il va lui laisser un message qui aura un retentissement considérable dans l'histoire des fils d'Israël.

(à suivre).

N.-B. — Comme vous le constatez, il ne s'agit pas de résumer la Bible — cela vous le trouverez facilement ailleurs — mais plutôt d'expliquer les faits et gestes rapportés par les écrivains sacrés et de les placer dans l'histoire de l'époque, sans négliger de les confronter avec l'aujourd'hui de l'histoire.

ce qu'il nous faut voir ensemble. Je diviserai mon étude en deux parties principales, d'inégale grandeur. La première partie parlera de l'expression corporelle (il faut bien employer ces mots à la mode) dans l'ancienne Eglise. La deuxième partie traitera de la nouvelle conception de l'expression corporelle.

o o o

Que veulent dire ces mots « expression corporelle ? » On ne comprend bien que si on définit exactement les mots. C'est un simple travail d'honnêteté. Le mot « expression » vient de deux mots latins (ex-premere) qui veulent dire littéralement faire sortir par pression. C'est le sens propre. Ce sens ne nous intéresse pas ici. Il y a un sens figuré qui veut dire : « rendre sensible, visible, palpable, quelque chose ou quelque idée qui ne l'était pas de prime abord ». C'est le sens qui nous intéresse ici. Comment rendre sensible ?

Il y a plusieurs façons de rendre sensible, d'exprimer.

Cela peut se faire par le langage, qu'il soit parlé ou écrit. Ainsi Maupassant dans « Pierre et Jean », page 23, écrit : « Quelle que soit la chose qu'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, qu'un verbe pour l'animer et qu'un adjectif pour la qualifier. Il faut donc chercher, jusqu'à ce qu'on les ait découverts, ce mot, ce verbe, cet adjectif, et ne jamais se contenter de l'à peu près ».

Cette façon-là est employée par tous et un chacun d'une façon plus ou moins bonne et adéquate, mais générale. Ce n'est donc pas cette façon-là qui nous intéressera dans notre sujet.

Cela peut se faire par des signes ou écrits ou montrés. Par exemple le signe = exprime une égalité (exemple : $2 + 2 = 4$). En général, donc tous les signes mathématiques ou algébriques.

Mais il peut y avoir d'autres signes outre que les signes mathématiques et algébriques (qui n'entrent pas dans notre étude d'aujourd'hui). Il peut y avoir des signes symboliques, ou des signes gestuels (attitudes diverses). Par exemple la peur qui s'exprime par la pâleur, la douleur par les larmes. Et là le nombre de ces signes est très abondant et peut même varier de pays à un autre ou d'une culture à une autre. Je m'excuse de ce rappel mais nous avions par exemple « chez nous » un signe que tout le monde saisissait sans explication : « le bras d'honneur ».

C'est de ces derniers signes (les signes symboliques ou gestuels) dont il s'agira dans notre étude. Ces signes peuvent eux-mêmes se classer en deux catégories : les signes vulgaires (de vulgus = peuple) et qui sont ceux employés par tout un chacun. Par exemple quand quelqu'un porte l'index à la tempe droite en exécutant un rapide et répété mouvement tournant, tous comprennent ce que cela veut dire.

Il y a les signes que j'appellerai artistiques et qui comprennent le domaine de l'art : peinture, sculpture, danse, poésie, musique, etc... Ces signes ne sont pas toujours à la portée de tout le monde, voilà pourquoi je les différencie des signes vulgaires.

Ce sont là les signes donc nous nous occuperons. Principalement les signes vulgaires (attention ce mot n'est pas du tout péjoratif) mais aussi de quelques signes artistiques. J'ai tiré cela du grand dictionnaire le « Robert », tome II, pages 773 à 777.

Notre sujet est donc de voir comment on utilise ces signes gestuels accomplis par le corps presque exclusivement puisqu'il s'agit, je le répète, d'expression corporelle ».

o o o

1^{re} partie. — L'EXPRESSION CORPORELLE CORRECTE

Ici je ne m'étendrai pas. Mais il était bon de signaler cette façon de faire afin d'éviter toute confusion et mal-entendu.

Nous faisons de l'expression corporelle quotidiennement sans souvent nous en apercevoir comme le Bourgeois Gentilhomme « faisait de la prose sans le savoir ». Et cela dans la vie civile comme dans la vie religieuse.

Dans la vie civile : nous faisons souvent de l'expression corporelle. Je ne donnerai que quelques exemples. Vous pourrez en trouver une multitude d'autres vous-même. Je ne parle pas du langage qui est une expression corporelle commune à tous. Le langage est un moyen de communication, d'échange, de découverte. Faire un signe de la main pour appeler quelqu'un est une expression corporelle, lever son chapeau ou incliner la tête pour saluer, inviter de la main à s'asseoir, faire signe de la main et du pouce pour les auto-stoppeurs etc... Cette expression corporelle est très utile quand on voyage dans un pays dont on ne connaît pas la langue pour se faire comprendre. Mais je n'insiste pas.

Dans la vie religieuse nous faisons aussi de l'expression corporelle. « Lorsqu'avant le Concile les fidèles se signaient, lorsqu'ils s'agenouillaient pour prier, pour communier, ou pendant la Consécration, lorsqu'ils se levaient au Crêdo ou lorsqu'ils processonnaient derrière le Saint-Sacrement, ils faisaient tout naturellement participer leur corps à la liturgie ou à leur prière privée. Leur attitude exprimait la contrition, la louange ou la supplication, la foi confessée ou l'adoration, elle traduisait extérieurement leur pensée et manifestait leur union au Saint-Sacrifice, leur révérence envers l'Eucharistie ». (dans « Una Voce » n° 72 : 1977, page 10).

Sans s'en douter, ils faisaient de l'expression corporelle que j'appelle correcte pour la distinguer de l'autre dont je parlerai dans une deuxième partie.

Tous les gestes, et mêmes nos prières prononcées à haute voix, exécutés à l'occasion de notre vie religieuse sont des manifestations de l'expression corporelle correcte. Chacun peut s'en rendre compte aisément. La plupart du temps c'était soit des gestes soit des paroles consacrées par le temps et les coutumes, disons la tradition et donc gestes et paroles éprouvés, testés et conformes à la raison et à la morale. C'est pourquoi je les qualifie d'expression corporelle correcte, j'aurai pu dire aussi traditionnelle.

Et cela se justifie, car nous ne sommes pas des anges. Nous avons un corps et c'est l'âme tout autant que le corps qui doit participer à la louange de Dieu. Le Christianisme n'est pas une religion désincarnée, purement intellectuelle ou angélique. L'homme étant corps et âme doit corps et âme louer, adorer Dieu, lui demander pardon, lui parler et aussi nous ne sommes pas des « Robinson Crusoë » communiquer avec les autres et prier ensemble, en société, en famille, en communauté. C'est pour cela que les églises existent. Disons en passant que vouloir faire des églises d'autres lieux que des lieux de prières est un contre-sens et parfois un sacrilège.

C'est donc l'homme tout entier qui doit s'exprimer. Ne vivre en chrétien qu'avec son âme est une faute, ne vouloir compter qu'avec le corps en est une autre. C'est avec son âme ET avec son corps qu'il faut être chrétien. « La réforme liturgique, prétextant que ces gestes, ces attitudes (et ces prières pourrait-on ajouter) étaient ritualisés, donc vides de signification personnelle et sclérosés, en supprima la plus grande partie, du moins pour ce qui était des fidèles, privant ceux-ci d'un précieux moyen de participer activement au Saint-Sacrifice et, bien entendu, appauvrissant par là-même le culte dû à Dieu. Et c'est au nom de la créativité qu'on vit apparaître, petit à petit, dans la liturgie de nouveaux gestes, des danses, des farandoles, des mimes, des postures (j'ajouterais des nouvelles prières : pensez aux nouvelles messes...)

L'expression corporelle était née.

(Idem « Una Voce »).

Certains pourraient en rire, ils auraient grand tort, car nous sommes ici en présence d'un phénomène profondément subversif et dangereux. C'est ce phénomène que nous allons maintenant étudier longuement.

o O o

Deuxième partie :**L'EXPRESSION CORPORELLE SUBVERSIVE**

« Les genuflections, l'agenouillement, le signe de la croix nous venaient du fin fond du christianisme. Les nouvelles expressions corporelles viennent d'en dehors de l'Eglise » (Una Voce).

Voici ce que nous dit le Dominicain Maurice Lelong dans « Lexicon de l'Eglise Nouvelle » :

« Expression corporelle ».

« Elle répond aux doux nom de Florence. Elle a 17 printemps. Elle s'installe au piano, gentiment, et comme disait le jeune Mozart, elle met ensemble les petite notes qui s'aiment... L'exquise demoiselle vient de me confier le spectacle dont elle a été le témoin : une messe d'expression corporelle.

« Autour de l'autel où un jeune prêtre célèbre la table du pain et du vin, des garçons et des filles prennent des poses plastiques des plus suggestives. Ils sont immobilisés un bon moment : comme pétrifiés. Et puis, un solo de batterie les sort brusquement de leur torpeur plastique et les voici tout à coup qui s'agitent avec frénésie jusqu'au moment où ils redeviennent des statues de faux marbre.

« Florence n'étant pas entrée dans le jeu de la messe d'expression corporelle ses camarades lui ont dit « Tu es morte pour les autres ». (P. Maurice Lelong).

o O o

« Ce qui est nouveau, c'est l'extension qu'a prise aujourd'hui ce qui me semblait être, au début, qu'une amusette, comme l'idée saugrenue de projeter des diapositives au-dessus de l'autel où se renouvellent les saints mystères... L'expression corporelle, prend une portée et une dimension insoupçonnées ».

(dans « Un nouveau piège de la subversion », livre dont je vais me servir abondamment).

« Au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes ; au lieu de se hausser, ils s'abattent ». Pascal reprendra la pensée de Montaigne dans une formule qui connaîtra la fortune que l'on sait : « l'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur veut que, qui veut faire l'ange fait la bête ».

Gesticulez avec ardeur et ne vous préoccupez pas du reste. C'est le triomphe du sensualisme. Une dame un jour demandait à un des membres de l'équipe sacerdotale (c'est le nouveau nom des prêtres) combien d'âmes comptait sa paroisse. Il lui fut répondu « Madame, il y a 512 corps » (sic).

On pensait que les propagateurs de l'expression corporelle étaient seulement bêtes. L'on découvre qu'ils sont vicieux. On commence surtout par les enfants car « les enfants assez jeunes sont capables de gestuer. Quand ils grandissent, cela devient parfois plus compliqué ». C'est là le danger pour vos enfants. On prépare de longue date des célébrations dansantes pour vos fils et filles... Tout est prétexte à gestuer. Oh ! cela n'est pas nouveau. On trouve l'expression corporelle dans les sectes pentecôtistes, le yoga, le zen... « Vive les tapis de prière et le culte à quatre pattes ».

o O o

Voyons maintenant ce qu'on entend par « expression corporelle », au mauvais sens du mot bien sûr, du moins pour nous.

Parlant des nouvelles orientations dans l'Eglise, Philippe Boitel, dans son livre « Lieux d'Eglise » page 40 :

« la deuxième orientation relève de ce que l'on peut appeler l'éducation permanente de la foi. Il s'agit d'activités organisées par les pères (des jésuites). La palette des sujets abordés est impressionnante : philosophie, psychologie, écriture sainte, pastorale, catéchèse, études bibliques, histoire de l'Eglise, sans oublier, **comme il se doit aujourd'hui dans un centre religieux : l'expression corporelle** ».

Donc on trouve cette expression corporelle dans tous les centres qui sont destinés à former des éducateurs, des catéchistes, des animateurs et autres cadres. C'est là le danger pour très bientôt.

Parmi ces responsables de centres éducateurs de la foi, nous trouvons l'abbé Le Du dont je vous ai parlé dans la « Khémia » n° 23. (S'y reporter). Ces centres de formation sont patronnés et recommandés par les organes officiels de l'Eglise en France.

La plaquette officielle « Stages de formation 1976 » écrit : en parlant du stage d'expression corporelle analytique Premier degré : « Cet atelier ne vise pas l'apprentissage de la danse, au maintien ou de toute autre technique de maîtrise du corps. Il vise au **contraire** (je le souligne) à laisser parler le corps lui-même dans ses balbutiements les plus élémentaires **en dehors de toute préoccupation d'esthétisme, de bienséance ou de performance**. Notre corps est en effet codé de l'intérieur par une multitude d'interdits et de l'extérieur par la somme de toutes les contraintes sociales. Autant dire qu'il est fort peu le nôtre. Cet atelier vise à lui rendre la parole... »

« L'atelier est un travail de groupe. Il est obligatoirement **mixte** ».

Je pense que vous commencez à comprendre...

o o o

Je vais entrer maintenant — il le faut et je m'en excuse par avance — dans le détail pour mieux vous faire comprendre. Voici quelques jeux proposés aux stagiaires, extraits du livre « Les thèmes » selon Claude Pujade-Renaud.

« Suggérer ce qui se passe à travers le corps. Au-delà du corps... Comment il découvre, affine une sensorialité plus aiguë, plus chaude. S'érotise, sort de ses limites, y revient. Pénètre dans les eaux territoriales d'autrui... Chacun oscille entre le plaisir et l'angoisse... » (page 26).

« ... Yeux fermés. Le contact est établi par l'extrémité des doigts. On tente, sans rompre, de bouger ensemble... Je me sens enveloppée. Je m'enfouis dans le groupe. Odeurs, remous, contre-courants, chaleur diffuse... » (page 12).

« ... Yeux fermés (curieux comme on joue souvent les yeux fermés) dans une salle petite. Comportements divers... Activités caressantes ou agressives, recherche d'identification de l'autre au toucher... Après analyse des sentiments et des impressions ressenties devant le groupe... »

« ... Evolution libre par couple en aveugles (encore !) avec l'unique point de contact des mains. Le choix du partenaire se fait dans le noir... Composition maximale de couples hétérosexuels et érotisation de la relation. Agressivité très forte dans certains couples... »

« ...Par deux, à tour de rôle, sculpture du (ou de la) partenaire supposé (ou supposée) terre glaise dans une pose conforme au désir du sculpteur. Puis ensuite être sculpté (ou sculptée) à son tour... » (page 17).

« Jeux de cris variés et de plus en plus forts accompagnés de toutes insultes sans aucun interdit... »

« ... sans divers, on frappe le corps, le sol, les murs, avec les mains, les souliers, n'importe quoi ? Silence entrecoupés. Une grande danse cannibalique... » (page 21).

C'est démoniaque...

o o o

L'abbé Le Du lui-même dans son livre « Le corps parlé. Essai sur l'expression corporelle analytique », propose ces thèmes-expérimentaux.

« ... Le « magma » se caractérise par l'ampleur des surfaces du corps entrant en contact avec d'autres corps. Accéder par le plus de surface possible à la plus grande surface possible du corps d'autrui. Dans ce jeu, il semble que tout s'organise dans une sorte d'orgasme collectif. » (c'est l'abbé qui l'écrit). Il ajoute plus loin en analysant le comportement des participants : « les uns se figent, les autres se précipitent dans le magma, certains avec joie, d'autres avec violence, certains avec angoisse, vociférant dans ce nœud de couleurs glissant doucement les uns sur les autres » (Sic...) « Parfois un participant s'en échappe avec des hurlements. » (page 106 à 108) etc... etc...

Mais je m'arrête car cela devient vraiment écœurant de bêtise, de malice, de diableries, de porno et je n'ai dit que le plus « sortable »... parmi ces gestuations qui paraissent parfois anodines et ne le sont que pour amener celles qui le sont moins.

o o o

L'expression corporelle, la technique corporelle, les approches corporelles, le corps en prière... tout cela envahit peu à peu notre catholicisme actuel. Les stages de formation d'expression corporelle (appelés parfois de noms divers pour masquer la marchandise) se multiplient un peu partout. Les livres sortent actuellement comme champignons en automne.

(par exemple « Vivre au pluriel », « Corps en prière »)

La plupart du temps qui prend l'initiative de tels stages de découverte de l'expression corporelle ? C'est le responsable de la catéchèse du diocèse ou l'équipe d'animation locale ou régionale du mouvement pastoral et catéchétique. (En gras dans le texte qui se trouve dans la revue « Catéchèse » d'avril 1975).

La revue poursuit : avec qui ces stages ? Avec des animateurs, soit régionaux soit surtout nationaux. Elle ajoute même : ils peuvent être même athées sur le plan de la conviction religieuse ».

On commence par former les personnes qui font le catéchisme, mais très vite on demande d'amener d'autres personnes, un mari, un parent, un voisin, un patron.

Evidemment on ne vas pas vous former aux jeux décrits plus haut tout de suite. On est plus malin. On commence par des stages de danse, de rythmique, de peinture, de modelage, de chants, d'audio-visuel...

Mais le mal est terrible, car écoutez ce qui suit : « à la fin d'une journée, toutes ces activités et ces expressions sont investies dans une célébration eucharistique qui fait avantageusement le lieu avec le vécu de la journée et ouvre la voie à une expression du groupe d'une façon authentique et originale... » (idem = Catéchèse »).

Résultats : « En général, les stagiaires ont l'impression de **ne plus voir et sentir les choses comme avant**. Un désintèlement se fait, parfois jusqu'à la rupture (recherchée, si vous vous reportez à la « Khémia » déjà signalée n° 23), pour laisser la porte ouverte à une ré-création, à une re-naissance. Ce qui est caractéristique, c'est que le corps lui-même participe à ce désintèlement ». (idem.).

« Cette transformation en profondeur nous dispose à vivre ensemble des réalités autres, en dehors des **vieux cadres** institués... »

« ... l'avantage est de proposer **autrement** la foi, en suscitant dans un contexte de violence, de conflit et d'angoisse - harmonie, créativité, et imagination. C'est là un service d'Eglise » (Pas moins...)

La preuve : l'expression corporelle figure maintenant au programme de préparation du diplôme de pastorale catéchétique.

o o o

Vous me direz peut-être : mais nous, on ne s'est aperçu de rien. Evidemment. On ne va pas vous donner cela en bloc et tout de suite car vous le rejeteriez brutalement. On va s'insinuer peu à peu, en commençant par les « messes d'enfants », par des changements qui vous paraissent insignifiants : comme la suppression des agenouillants, de la chasuble, communion dans la main, suppression de la genuflexion, même à l'élévation...

On ne transforme pas d'un coup les chrétiens en yogis. D'autre part on expérimente sur les enfants (et oui) ce qu'on vous prépare par la suite.

Voici quelques exemples donnés pour des enfants : prier en élevant les mains, se donner la main pour dire le Notre Père, taper dans les mains pour un chant de joie, une procession d'offrande. On n'impose pas, même aux enfants, on demande mais de telle façon que le groupe accepte. S'il y a quelques résistants, ils sont noyés dans le groupe et hésitent à se singulariser, ils n'ont qu'à plier.

On fait exécuter des danses « religieuses » au catéchisme et peu à peu on introduira ces danses à la messe. Les enfants ayant appris à prier en dansant cela ne les choquera que peu ou pas.

Rien n'échappe à l'expression corporelle, ni la messe, ni la Pénitence, ni les autres sacrements.

Plusieurs livres officiels demandent d'introduire peu à peu la danse, le mime, le corps dans la liturgie francophone. Déjà, « Les cahiers du Cardinal » prévoient l'aménagement des églises en fonction de ces orientations. « L'église ne sera donc pas uniquement le lieu où on se tait, où l'on ne fait rien... » « Il est donc nécessaire que les enfants puissent se déplacer facilement pour faire une procession, chanter, mimer et même danser. »

(dans « Les cahiers du cardinal » n° 54, avril 1976, p. 8)

Va-t-on vers la danse sacrée à l'église ? Sans doute.

o o o

CONCLUSION

L'application de l'expression corporelle à la prière connaît actuellement une grande fortune. « C'est un fait qui a gagné en ampleur depuis quatre ou cinq années qu'il s'est déclaré dans l'opinion publique. S'emplifiant, il s'est diversifié : Taizé, la prière charismatique, l'expression corporelle, les méditations à partir de diapositives, le yoga, le zen... » (P. Dominique Bertrand dans « Prière pour aujourd'hui »).

En pratique souvent cela supprime chaises et bancs. Apparaissent souvent alors tapis de prières ou tabourets. La prière « est d'autant plus profonde qu'elle est plus extériorisée dit notre jésuite. Il se crée même des écoles de prière comme il y a des écoles de danse... » On apprend par le corps à aller vers le silence personnel et on apprend aussi par le corps à faire la communauté qui chante, danse et confesse sa foi » (page 19 et 20).

Ces nouvelles formes de prière ne viennent pas des milieux traditionnels de la prière. (Evidemment). « Ce renouveau prend ses origines en dehors de l'Eglise », avoue le père, « en Extrême-Orient, dans les Sectes (le Pentecôtisme qui est à l'origine de la vague charismatique dans l'Eglise) dans les recherches de pédagogie, etc... »

... « Le reprise actuelle ne se recommande pas directement de ce que nous connaissons comme formes dans l'église. Elle s'inspire de la prière non chrétienne. Faut-il souligner encore une fois cette lente pénétration de l'Occident par le Yoga et le Zen... Tout ce qui se fait aujourd'hui dans ce qu'on appelle la prière corporelle découle directement ou indirectement de ces sources indiennes ou japonaises (pages 18-19).

Et le père conclut allègrement « Notre complexe de supériorité chrétien et catholique en prend un coup ». C'est tout l'effet que ça lui fait. Il cite d'autres sources de cette

forme de prière : la pédagogie avec la méthode Montessori par exemple, la fête africaine, les liturgies particulières américaines.

Le père affirme que le but final est de faire vivre le corps avec tout l'univers. « Je suis une partie du grand tout » C'est là le but plus secret, plus décisif, nous dit le père Dominique.

Par l'introduction de pratiques non chrétiennes dans la prière et dans la liturgie, une philosophie se glisse dans le cœur des chrétiens. Et voilà comment une nouvelle forme de panthéisme s'installe tout doucement dans l'Eglise catholique romaine. C'est un syncrétisme religieux où toutes les religions se valent ou tout est dieu excepté Dieu lui-même.

Et on en arrive à cette monstruosité écrite dans « Auvinoges », 4^e trimestre 1974 :

« Et c'est d'abord le corps qui pense
« comme c'est le corps qui aime
« comme c'est le corps qui croit. »

Le père Lelong a raison de dire que « le corps est chargé de dynamiser le christianisme ».

Je pense que cela vous aura intéressé et éclairé.

Vous voilà renseignés. Ce sera à vous de jouer ?

Mise au point

Grâce à l'aimable collaboration d'un lecteur, nous précisons que l'article sur « Bel-Abbès » du n° 31 est inspiré d'un livre intitulé « La ville de Sidi-Bel-Abbès » écrit par M. Adoue, et édité en 1929, chez M. Roidot.



PRIÈRES

PRIERE A MARIE, REINE DES ANGES

O Marie, Reine des Anges, envoyez-moi votre Archange saint Michel pour me défendre et me secourir durant toute ma vie et pour m'assister à ma dernière heure.

O Marie Immaculée, notre douce **Médiatrice**, qui êtes la Reine du ciel et de la terre, nous vous en supplions très humblement, daignez encore intercéder pour nous. **Demandez à Dieu qu'il envoie saint Michel et les Anges** pour écarter tous les obstacles qui s'opposent au règne du **Sacré-Cœur** dans nos âmes, dans nos familles et dans la société chrétienne tout entière. Ainsi soit-il.

(Neuvaine à saint Michel).

Marie notre espérance, ayez pitié de nous.
Mère de miséricorde, priez pour nous.

SUPPLIQUE A SAINT MICHEL

Saint Michel, Archange, défendez-nous dans le combat; soyez notre secours contre la malice du démon. Que Dieu exerce sur lui son empire, nous le demandons en suppliant; et vous, prince de la milice céleste, repoussez en enfer, par la vertu divine, Satan et les autres esprits mauvais qui errent dans le monde pour la perte des âmes.

Ainsi soit-il.

PRIERE TRES EFFICACE ET TRES PUISSANTE CONTRE LES DEMONS

Auguste Reine des Cieux et Maitresse des Anges, vous qui avez reçu de Dieu le pouvoir et la mission d'écraser la tête de Satan, nous vous le demandons humblement, envoyez nos légions saintes, pour que, sous vos ordres et par votre puissance, elles poursuivent les démons, les combattent partout, répriment leur audace et les refoulent dans l'abîme.

✧ ★ ✧

PRIERE A SAINT-JOSEPH

O bienheureux Joseph, nous recourons à vous dans notre tribulation, et, après avoir imploré le secours de votre très sainte Epouse, nous sollicitons aussi, en toute confiance, votre patronage. Au nom de l'affection qui vous a uni à la Vierge Immaculée, Mère de Dieu, au nom de l'amour paternel dont vous avez entouré l'Enfant Jésus, nous vous supplions de jeter un regard propice sur l'héritage acquis par Jésus-Christ, au prix de son sang, et de nous assister de votre puissance et de votre secours dans nos besoins.

O Gardien très vigilant de la sainte Famille, protégez la famille privilégiée de Jésus-Christ. Père très aimant, préservez-nous de toute contagion de la corruption et de l'erreur; protecteur très puissant, soyez-nous secourable, et assistez-nous, du haut du ciel, dans le combat que nous avons à soutenir contre la puissance des ténèbres. Et, de même qu'autrefois, vous avez arraché l'Enfant Jésus au péril de la mort, défendez aujourd'hui la sainte Eglise de Dieu contre les embûches de l'ennemi et contre toute adversité, et couvrez-nous tous de votre constante protection, afin que nous puissions, à votre exemple et par votre assistance, vivre saintement, mourir pieusement, et obtenir l'éternelle félicité dans le ciel. Ainsi soit-il.

Léon XIII.

N.-B. — Indulgence pendant le mois d'octobre, après la récitation publique du Rosaire, et pour une récitation quotidienne durant tout un mois.

LE MONDE INVISIBLE DES ANGES

« Tout ce qui paraît vide est **empli** des Anges de Dieu, et il n'est rien qui ne soit habité par la circulation de leurs ministères ».

(Saint Hilaire de Poitiers).

Angels are among us. Il y a des anges tout autour de nous.

(Cardinal Newman).

« L'entre-deux immense qui sépare de Dieu la créature humaine est occupé par le monde spirituel en qui se réfracte plus parfaitement la Pensée et le Vouloir de la Cause première. » « Toutes les choses corporelles sont gouvernées par les Anges ».

(Saint Thomas d'Aquin).

« L'âme humaine est à la fois trop grande et trop fragile pour être laissée seule en ce monde. La traversée est si délicate et nos moyens si peu sûrs que la Bonté divine se devait de nous faire convoyer, de la naissance à la mort, par un Ange.

(R. P. Boulogne O. P.)

S. S. Pie XI aimait à recourir à son Ange gardien, et avoua un jour à Mgr Roncalli (futur Jean XXIII) :

« Lorsqu'il nous arrive de devoir parler avec une personne difficilement accessible à nos arguments, nous demandons à notre Ange gardien de parler de la chose à l'ange de notre futur interlocuteur. L'entente une fois établie entre les deux esprits célestes, l'entretien se trouve grandement facilité ».

A quelqu'un qui lui demandait si les anges se manifestent vraiment dans la vie des hommes, S. Em. le Cardinal Ch. Journet répondit : « Oui, les Anges se révèlent, mais à ceux qui les cherchent et les aiment ».

✧ ★ ✧

PRIERE A NOS ANGES GARDIENS

Mon Saint Ange gardien, je vous salue et je vous remercie. Veuillez prier pour moi, et prier à ma place dans tous les moments où je ne peux formuler mes prières.

Daignez aussi, dans la Lumière Divine, vous rencontrer avec les Anges gardiens de ceux que j'aime le plus, de tous ceux auxquels je m'intéresse spirituellement, pour les éclairer, les protéger, les conduire.

Amen.

✧ ★ ✧

POINT DE VUE

L'Eglise au bord du schisme

par ANDRE PIETTRE (*)

Que l'Eglise soit aujourd'hui au bord du schisme, il est difficile de le contester. Qu'il soit encore temps de l'éviter, nous le croyons. Mais il est alors urgent d'agir et de penser clairement.

Or la question est loin d'être claire, d'un côté tout au moins.

On nous dit qu'il s'agit d'accepter ou de « **refuser le concile** » selon les termes de la déclaration du cardinal Marty au sujet de Mgr Lefebvre (Le Monde du 17 juillet).

De ce côté, la chose est nette : c'est le refus. Refus des avertissements et de la condamnation du pape. Ce refus conduira-t-il au schisme ? Souhaitons de tout cœur que la sagesse finalement l'emporte. Mais, sur ce point, le problème nous dépasse.

En revanche, il est une question qui doit être posée en toute clarté comme en toute objectivité. Ce pré-schisme des « traditionalistes » se serait-il produit s'il n'avait été provoqué par un autre talent, insidieux, mais profond, qui s'est peu à peu glissé dans l'Eglise, non plus contre le concile, mais **sous couvert du concile** ? D'un côté, on a dressé un mur, parce que de l'autre, on va à la dérive...

La grande masse des fidèles qui avaient très sincèrement accepté le concile, et salué avec joie le renouveau qu'il promettait, se demandent si ce renouveau n'est pas trahi par tant de nouveautés, si la nouvelle Pentecôte ne fait pas surgir une nouvelle Babel. Ils souhaiteraient connaître ce qu'ils doivent encore croire. Ils aimeraient savoir, en bref, ce qu'a dit le concile et ce qu'on lui fait dire.

.

Quand le centre national de pastorale liturgique s'efforce d'introduire la « créativité » dans la liturgie, va-t-il dans le sens ou à contre-sens du concile ? Quand il suggère : « 1) La créativité d'invention... par exemple, on projette des diapositives pendant une célébration (ce mot remplace le mot de messe ou d'eucharistie) ; ou bien on chante une chanson tout à fait profane... ; 2) La créativité d'innovation : la modification des fondements même... dans un domaine donné. On bouleverse l'« ordre », — le Centre en question, très officiel, répétons-le, prolonge-t-il ou trahit-il le concile ?

N'est-ce pas le pape qui a déclaré le 24 mai, après son admonestation à Mgr Lefebvre : « **Avec la même fermeté, nous devons dire que nous n'admettons pas l'attitude de ceux qui se croient autorisés à créer leur propre liturgie** » ?

Quand un aumônier national de la JOC procède — en présence de deux évêques, de diverses personnalités, dont M. Ségué, — à une « célébration-messe » — en aube sans autres ornements, sur une simple table recouverte d'une nappe orange, avec quelques fleurs, un calice et des corbeilles remplies de petits morceaux de pain — et que cette célébration prend la forme d'un dialogue avec l'assemblée, au milieu duquel est intercalée la prière eucharistique — cet aumônier, officiellement nommé par les autorités religieuses, est-il en accord ou en désaccord avec le concile ? Et l'on ne parle pas du nouvel Evangile j'entends celui de Marx et de la lutte des classes, qui a d'un bout à l'autre, animé — chants, paroles, gestes — cette manifestation...

Ces faits sont loin d'être isolés. Quand on sait qu'il existe à la disposition du clergé français cinq recueils de « célébration » différents rédigés par des clercs, qu'ils totalisent 103 (cent trois) canons tous différents, sauf sur deux points : qu'aucun ne parle de sacrifice mais de repas et de « repas de fête » et que les mots de péché et de pécheur n'y figurent qu'à de rarissimes exceptions : quand

les prières consécratoires se trouvent tranquées ou enrobées dans un contexte qui — selon les termes de l'un de ces recueils — « franchi le seuil des conventions et des langages autorisés » — applique-t-on Vatican II ou prépare-t-on Vatican III ?

Par-delà les rites et les adaptations, n'est-ce pas la signification même de l'Eucharistie qui se trouve remise en cause ? Et ne faut-il pas reconnaître qu'entre de telles « célébrations » et la messe de Paul VI, il y a une distance infiniment plus grave qu'entre cette messe et celle de Pie V ?

Allons plus loin. Quand des théologiens parlent gravement de la « mort de Dieu », quand ils jettent la suspicion sur la résurrection du Christ, quand ils laissent planer une certaine équivoque sur sa divinité, quand ils nient l'immortalité de l'âme comme notion purement platonicienne, quand ils font peser sur la Vierge un silence indigne ; quand des aumôniers de lycée commencent par se déclarer « en recherche » devant des adolescents avides de certitudes ; quand on se garde d'apprendre aux enfants le Pater et la salutation angélique ; quand on déconseille aux mères de mettre un crucifix dans la chambre de leur enfant de crainte de les traumatiser, mais de le remplacer par une gravure de leur âge, par exemple celle d'un chien symbole de la fidélité (sic), tout cela est consigné dans certains livrets imprimés, illustrés et fort bien présentés : est-ce obéir au concile ?

.

S'agit-il des sacrements ? L'incertitude n'est pas moindre. Quand certains prêtres conseillent de remettre le baptême à l'âge du « choix conscient », refusant de croire à la grâce du sacrement — quand incertains du mystère qu'ils célèbrent, ils refusent leur doute par une désinvolture d'attitude, par la distribution systématique de l'Eucharistie par les laïcs, — quand ils remplacent la confession individuelle par une cérémonie pénitentielle collective, dont il faut bien avouer que, séparée de l'autre, elle est infiniment commode — explicitent-ils ou récusent-ils le concile ?

Allons plus loin encore. C'est l'essence même de toute vie religieuse, à savoir la liaison (religare) la relation de l'homme et de l'infini qui est remise en question. Là se situe peut-être le schisme qui dépasse tous les autres : pour les uns, la religion regarde d'abord vers l'au-delà ; pour les autres (c'est sans doute la première fois dans l'histoire des religions) l'annonce du royaume concerne essentiellement cette terre.

Qu'a-t-on fait du premier de tous les commandements ? Qu'a-t-on fait de la prière ? Est-ce du concile qu'est venu le mystérieux mot d'ordre qui a proscrit de nos églises l'attitude la plus intime et la plus humble de l'oraison, sous prétexte qu'elle était un héritage des souverains d'Orient, comme si David ne l'avait pas de longue date pratiquée, mais dont un clerc novateur m'a donné la clé : « **L'agenouillement favorise la prière personnelle** » ?

Qu'a-t-on fait du sens du sacré ? La nécessaire et très souhaitable « ouverture du monde » demandée par le concile, exigeait-elle qu'on sacrifiât le sens de Dieu au culte de l'homme ? Et cet homme même, comment le concevait-on ? A la manière de la Bible ou à celle de Rousseau ? Y a-t-il encore un péché personnel, ou tout n'est-il plus que faute collective ?

Sous prétexte de prolonger le concile se développe une **évolution sournoise** qui en arrive à saper les bases de la foi chrétienne. Et l'on comprend mal que, condamnant ceux qui figent la tradition, on laisse parler, écrire, agir, ceux qui la renient.

On ne conteste certes pas qu'il y ait eu, depuis Vatican II, d'excellentes nouveautés. On ne nie pas qu'il y ait çà et là de jeunes et ardentes ferveurs. Mais où iront-elles si elles n'ont pas d'autre guide que leur propre ferveur ?

(*) Membre de l'Institut.

LA CRISE DE L'ÉGLISE

Je voudrais dire quelle est la situation de l'Église aujourd'hui, pour faire le point, de cette crise que traverse l'Église, afin que nous voyions mieux les remèdes qu'il faut apporter à cette crise ; de même qu'il faut faire l'auscultation d'un malade afin de lui appliquer les remèdes efficaces. Nous essaierons aussi de faire l'auscultation de l'Église d'aujourd'hui afin de pouvoir lui appliquer les remèdes que le bon Dieu veut qu'on lui applique.

Car en définitive, c'est le bon Dieu, avant tout, qui nous conduit, le Saint-Esprit, la Très Sainte Vierge Marie. Il n'est pas question de faire notre œuvre, il n'est pas question de faire passer nos petites idées, nos choses personnelles. Il s'agit de travailler pour le bon Dieu, pour le règne de Notre-Seigneur, et pour la gloire de la Très Sainte Vierge Marie.

1^{re} partie : La liturgie

« DETRUIRE LA MESSE »

Quelle est donc la crise que nous traversons aujourd'hui ? Elle se manifeste, dans quatre domaines, fondamentaux pour la sainte Église. Il me semble que c'est une des manifestations les plus graves : elle se manifeste d'abord dans la sainte liturgie. Je dis que je crois que c'est une des plus graves parce que, à mon sens, si l'on étudie l'histoire de l'Église, on s'aperçoit que la grande crise qu'a traversée l'Église au XVI^e siècle, cette crise affreuse qui a détaché de l'Église des millions et des millions d'âmes, des États entiers, des régions entières, cette crise qui a été avant tout une crise du culte liturgique ; et que si actuellement il y a encore des divisions entre ceux que l'on dit chrétiens, nous le devons surtout à la manière de faire le culte liturgique ; et si les protestants se sont séparés de l'Église, c'est surtout parce que les instiga-

L'Église au bord du schisme

En présence des immenses problèmes de notre temps l'Église n'a-t-elle rien de mieux à faire qu'à se raidir ou à se perdre ?

Il ne s'agit pas d'accabler les uns pour absoudre les autres. Nous croyons qu'il y a d'un côté comme de l'autre d'immenses bonnes volontés, égarées par leur zèle.

Simples fidèles, nous demandons seulement d'y voir clair. Si l'on ne veut pas qu'éclate sur l'autre bord un schisme plus étendu et plus profond que celui qu'on redoute, alors l'heure est venue de sortir de silences ou prudents ou complices. Les avertissements personnels ne suffisent plus. Il s'agit de stopper tout un courant de pensée, de pratiques, d'attitudes, qui, de créativité en créativité, finira par réduire la vie chrétienne en un spontanéisme anarchique.

Qu'on donne à l'Évangile de tous les temps le langage de notre temps si tant est qu'il éclaire mieux que d'autres d'insondables mystères ; qu'on danse devant l'Arche si danser c'est prier ; mais de grâce, qu'on nous dise ce qu'il y a dans l'Arche (et la danse en sera probablement changée...) ; qu'on nous indique clairement : « Voilà ce que, toujours vous devez croire » ; voilà, au-delà de toute recherche, l'immuable message de la Voie, de la Vérité et de la Vie.

Après tout, Pilate, lui aussi, était « en recherche ... »

Dans « Le Monde » du 27 juillet 1976.

page 7.

teurs du protestantisme, comme Luther, ont dit « Si nous voulons détruire l'Église, il faut détruire la Sainte Messe ». Ce fut le cri de Luther.

Il avait compris que s'il touchait à la Sainte Messe, s'il réduisait le Sacrifice de la Messe à un pur repas, à une commémoration, à une signification de la communauté chrétienne, et un souvenir, un mémorial de la Passion de Notre-Seigneur, par conséquent, il réduisait ce qu'il y a de plus sacré dans l'Église, ce que Notre-Seigneur nous a donné de plus saint, de plus sacro-saint, il arriverait à détruire l'Église. Et il a réussi, malheureusement, à détacher des peuples entiers, de cette manière, de la sainte Église catholique.

1. — La Messe, un sacrifice

Eh bien, aujourd'hui, il y a une tendance, nous ne pouvons pas le nier, à toucher à la très sainte Messe. On touche aux choses qui sont essentielles dans la très sainte Messe. Quelles sont ces trois choses essentielles de la très sainte Messe ? Que la très sainte Messe est un sacrifice. Un sacrifice, ce n'est pas un repas, ce n'est pas un pur repas. Or aujourd'hui on ne veut plus parler du terme même de sacrifice. On parle de la Cène eucharistique, on parle du repas eucharistique, on parle de la communion eucharistique... on parle de tout ce qu'on voudra, mais on ne veut plus dire le nom de sacrifice.

Or la Messe est foncièrement, essentiellement, un Sacrifice, elle est le Sacrifice de la Croix, elle n'est pas autre chose. C'est le Sacrifice de la Croix. Substantiellement le Sacrifice de la Croix et le Sacrifice de la Messe sont la même chose, et l'unique et le même Sacrifice.

Il n'y a de changement que dans la manière, dans le monde d'oblation. Notre-Seigneur s'est offert d'une manière sanglante sur l'autel de la Croix, c'était Lui qui était le prêtre et la victime ; et sur nos autels Il s'offre, toujours le même prêtre et la même victime, Il s'offre par le ministère des prêtres. Mais ce n'est pas le prêtre qui est le vrai Prêtre, c'est Notre-Seigneur lui-même qui est le prêtre dans le Sacrifice de la Messe.

Le prêtre est le ministre consacré, par le Sacrement de l'Ordre, configuré, par le caractère, au sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il offre le Saint-Sacrifice de la Messe in persona Christi, vraiment.

Mais notre-Seigneur qui est le prêtre et la victime sur l'autel, et qui s'offre Lui-même comme il s'est offert dans le sacrifice de la Croix. Seulement Il s'offre d'une manière non sanglante, sous les espèces du pain et du vin, dans lesquelles se trouvent vraiment et réellement présents le Corps, le Sang, l'âme et la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2. — La présence réelle

Puisque je vous ai parlé, du Sacrifice, maintenant arrivons à la deuxième chose essentielle qui est la Présence réelle de Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie. Si on enlève la Transsubstantiation — ce terme est excessivement important, parce qu'on enlève la Présence réelle du Corps, du Sang, de l'Âme et de la Divinité de Notre-Seigneur — il n'y a plus de victime.

Or, s'il n'y a plus de victime dans le sacrifice, il n'y a plus de Messe. Autrement dit, il n'y a plus de sacrifice, et notre Messe est vaine. Elle n'est plus la Messe. Elle n'est plus le Sacrifice que Notre-Seigneur nous a donné à la sainte Cène et sur la Croix, et qu'Il a demandé aux Apôtres de continuer sur l'autel.

3. — Le prêtre non pas les fidèles

Le prêtre est celui qui est chargé par Notre-Seigneur, de continuer ce Sacrifice. Et non pas les fidèles. Les fidèles doivent s'unir, certes, ils doivent s'unir au Sacrifice ; s'unir de tout leur cœur, de toute leur âme, avec la Victime qui est sur l'autel, comme le prêtre doit le faire aussi. Mais les fidèles

les ne peuvent pas offrir le saint Sacrifice de la Messe in persona Christi comme le prêtre, qui a reçu un caractère spécial, le Sacrement de l'Ordre.

Vous êtes tous baptisés, vous avez un caractère que les Anges voient, ils savent que vous êtes baptisés, parce que vous êtes configurés à la Résurrection de Notre-Seigneur par le Sang de Notre-Seigneur.

Le prêtre est configuré au Sacerdoce de Notre-Seigneur, il est marqué pour toujours, pour l'éternité, « Tu es sacerdos in aeternum », le prêtre est pour l'éternité, prêtre selon Notre-Seigneur Jésus-Christ. Eh bien, ceci est d'une importance capitale. Et par conséquent lui seul peut prononcer les paroles de la Consécration. Lui seul peut vraiment offrir le Sacrifice de la Messe, le Sacrifice de la Croix sur l'autel, lui seul. Il a là quelque chose d'extraordinaire.

Le prêtre est un être, je dirais, qui n'est plus de ce monde... s'il réfléchit bien à ce qu'il est.

COMME MARIE

Parce que le prêtre est comme la Très Sainte Vierge Marie. Comme Marie a fait venir sur terre par son « fiat » Notre-Seigneur, de même le prêtre fait venir sur l'autel par les paroles qu'il prononce, Notre-Seigneur Jésus-Christ en son Corps et en son Sang, de même Notre-Seigneur Jésus-Christ qui était dans le sein de la Très Sainte Vierge Marie. Quelle grandeur, quelle beauté, pour le prêtre de penser qu'il est à l'image de la Très Sainte Vierge Marie, la mère du prêtre ! Voilà des choses qui sont si belles, et qui, il faut le dire aujourd'hui, sont attaquées de toutes manières !

4. — L'autel

Ce n'est pas normal que les laïcs se mettent autour de l'autel et prononcent toutes les paroles de la messe avec le prêtre. Parce qu'ils ne sont pas prêtres, à la manière dont est le prêtre. Ce n'est pas normal non plus qu'il n'y ait plus aucun signe de respect pour la Présence Réelle. A force de ne plus avoir de respect pour la Sainte Eucharistie, on ne croira plus à la Présence Réelle. Ce sera fini. Ce sera aussi un mémorial, un souvenir de la Passion de Notre-Seigneur. Ce ne sera plus vraiment la Présence de Notre-Seigneur, Dieu présent, le Verbe incarné présent dans la Sainte Eucharistie !

Et de même l'autel n'est pas une simple table de repas. C'est un autel où s'offre un sacrifice, et c'est pourquoi il y avait ces belles considérations des autels. Les autels devraient être en pierre, devraient se relier à la terre, tels que les autels qu'on a toujours imaginés en toutes les religions. L'autel est quelque chose de stable, de solide, qui est consacré, là où on offre, où l'on répand le sang. Eh bien, Notre Seigneur répand son sang sur l'autel, et non pas sur une espèce de table. On ne sait pas d'où ça vient, on la transporte, ici, là, à droite, à gauche ? Ce n'est plus un autel, c'est une table de repas, une table de salle à manger.

L'autel du sacrifice c'est quelque chose de capital, qui était consacré ; on répandait de l'huile, on répandait des parfums, on brûlait de l'encens sur ces autels, afin de les consacrer, afin qu'ils ne bougent plus, qu'ils soient là comme quelque chose qui appartienne au Bon Dieu, n'est-ce pas ?

DU PROTESTANTISME

Supprimer tous ces autels, mettre une misérable table en bois devant l'autel qui a été consacré, mais c'est faire disparaître, justement, cette notion de sacrifice, qui est capitale pour l'Eglise Catholique ! Et c'est comme ça qu'est venu le protestantisme.

Donc pour le culte vous voyez il y a une crise dans le culte, à laquelle il faut faire attention. Encore une fois nous ne sommes pas contre les changements liturgiques, il y en a toujours eu. La liturgie a changé, s'est modifiée, le pape Pie V, le pape Pie XII ont fait des modifications liturgiques. Mais pas l'essence de la liturgie !...

LE MARTYRE DU PRETRE

Le culte, ça nous rattache à Dieu directement. C'est une chose qui est au plus profond de notre âme ; pour le prêtre,

sa messe, c'est tout. Nous avons été ordonnés à l'autel, nous avons été ordonnés pour monter à l'autel, si on touche à notre messe, si on touche à ce qu'il y a de plus sacré dans notre âme, ce qui nous a fait prêtres, nous souffrirons horriblement, on nous ferait souffrir le martyre physique, je crois qu'on ne souffrirait pas davantage, c'est un martyre moral dont nous souffrons et qui nous est très pénible et qui doit être cher au cœur de tous les chrétiens, parce que le culte, c'est la vie de la famille, c'est la vie de la paroisse, c'est la vie de toute l'Eglise.

2^e partie : Le dogme

Nous venons de voir la crise dans la liturgie. Voyons-là dans le dogme.

1. — Les catéchismes

Mais nous passons maintenant au deuxième point : dans le dogme. Et là, elle est très simple, elle est très claire ; là, nous arrivons à la question des catéchismes. La question des catéchismes est d'une gravité exceptionnelle. Nous n'avons pas le droit de nous taire.

La meilleure preuve, c'est que tous les catéchismes nouveaux sont, c'est clair, influencés par le catéchisme hollandais. Le Pape a institué une Commission, il a tellement été frappé par ce catéchisme, il a voulu instituer une Commission pour le réformer. Pour en changer les points, et pas des petits points, des points fondamentaux, des points essentiels, qui ruinaient le dogme de l'Eglise. Il a donc voulu qu'on modifie des choses essentielles dans le catéchisme hollandais.

Eh bien, vous savez ce qui en est advenu : malgré l'ordre du Saint-Père, malgré la volonté du Saint-Père, on a continué d'imprimer le catéchisme hollandais, en y mettant quelquefois les points, au bout du catéchisme. Mais, petit à petit, on a continué partout à s'inspirer du catéchisme hollandais, sans du tout corriger les dix points que notre Saint-Père le pape avait voulu qu'on corrige. Et ça s'est répandu partout : le catéchisme français, le catéchisme italien, le catéchisme canadien.

Alors, je pense en toute conscience pouvoir vous dire : il ne faut pas suivre ces catéchismes. Le Credo n'y est plus ! D'ailleurs c'est bien simple, dans la plupart des catéchismes on ne l'enseigne même pas ! On n'y trouve pas le Credo, le vrai Credo ; on ne parle plus du péché originel, on ne parle plus de la pénitence, on ne parle plus de la croix.

Le Saint-Père Pie X a dit en toutes lettres, dans ses encycliques contre le modernisme, la première chose que le démon attaque dans l'Eglise, c'est le péché originel. Parce que, si on supprime le péché originel, il n'y a plus nécessité de l'Incarnation, il n'y a plus la nécessité du surnaturel, il n'y a plus rien ! Tout le surnaturel, toute notre foi est accrochée à ce fait de la désobéissance du premier homme vis-à-vis de Dieu, qui a perdu son état de grâce, et qui a été restauré ensuite par Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'il n'y a pas ça on ne comprend plus rien du tout à notre religion. C'est la base même, un fait historique, c'est entendu, mais qui a une importance capitale, qui nous a été révélé par Notre-Seigneur. Donc nous n'avons pas le droit de le supprimer. On dira : Mais c'est une omission. Bien oui, mais, on peut pécher par omission, très gravement !

LA FOI A TOUT PRIX

Saint Thomas d'Aquin, dans sa Somme Théologique, se pose la question, de la charité fraternelle. Vous savez ce que c'est que la correction fraternelle ? La correction fraternelle, c'est dire à notre prochain, dans la mesure où nous le pouvons et nous le devons, ce qu'il ne fait pas bien, ce qui n'est pas bon en lui, ce qui n'est pas correct, ce qui n'est pas selon le bon Dieu.

Et saint Thomas se pose cette question : « Est-ce que la charité fraternelle peut s'exercer vis-à-vis des supérieurs ? » C'est un peu délicat comme question, avouez ! Est-ce que par exemple, est-ce que des enfants auraient le droit d'exercer la charité fraternelle vis-à-vis de leurs parents ? C'est un peu fort, quand même, ça. Eh bien, saint Thomas est très

prudent, bien sûr, en homme intelligent comme il est, saint Thomas était toujours prêts aux distinctions nécessaires, alors, il a fait les distinctions avec tout le respect que l'on doit à ses supérieurs, à ceux qui sont au-dessous de nous, qui ont toute l'autorité nécessaire. Saint Thomas dit que, il faut faire donc très attention à la manière de réprimander un supérieur.

Mais, il dit, justement d'une manière très claire et très précise : « En matière de foi, on a le devoir d'exercer la charité fraternelle vis-à-vis de ses supérieurs ». C'est-à-dire que si un supérieur voulait diminuer votre foi ou vous faire perdre la foi d'une certaine manière, dans une certaine mesure, on n'a pas le droit d'accepter cela. On est obligé de dire au supérieur : « Je ne peux pas. Ma foi, ça c'est ma vie, c'est mon Ciel, si je veux arriver au Ciel je dois garder la foi ».

Notre-Seigneur a toujours demandé à ceux qui l'entouraient avant de les guérir : « Crois-tu ? As-tu la foi ? ». Personne n'a le droit de nous enlever la foi. Personne. Cette foi qu'on nous a enseignée pendant deux mille ans, n'importe qui aujourd'hui n'a pas le droit de venir dire : « Ah, vous savez, faut changer votre foi, dans tel article c'est pas vrai, vous devez enlever ça de votre Credo ». Ça, il n'y a rien à faire. N'importe quel supérieur, comme le disait saint Paul, un Ange du ciel viendrait et nous dirait : Faut enlever tel article du Credo, nous dirions : Non !

2. — Crise de moralité

Un autre point dans lequel la crise de l'Eglise est aussi très grave, c'est la question de la moralité. Et, mon Dieu ! vous savez toute la lutte qui a eu lieu. Et, heureusement, Notre Saint-Père le Pape a été très ferme sur ce point, dans la moralité familiale en particulier. Mais malgré cela il y a une ambiance telle avec la télévision, avec les moyens de pression sociale, tous les journaux, les revues, que sais-je, les modes, ainsi de suite. Enfin, il y a tant de choses qui actuellement pénètrent dans les familles, pénètrent dans les foyers, pénètrent dans les individus, partout pour diminuer le sens moral ! De telle sorte qu'on en arrive à avoir une espèce de morale subjective, une morale « Oh !... bien... chacun sa conscience ! Que chacun agisse comme il croit devoir agir ».

Et puis c'est tout. Il n'y aurait plus de règlement objectif, de loi, de loi naturelle, de loi surnaturelle, de loi de l'Eglise, de loi du bon Dieu : « Oh ! ça, vous savez, chacun en prend comme il pense, et chacun fait ce qu'il peut ».

Et voilà, tout doucement, ces idées pénètrent, pénètrent. Et alors étant donné notre faiblesse, notre faiblesse sur la concupiscence, notre faiblesse dans la justice, pour l'application de la justice, notre faiblesse à tous points de vue, les blessures que nous avons en nous, qui restent comme suites du péché originel, eh bien, les tentations sont terribles et le scandale est épouvantable.

GARDER LES COMMANDEMENTS DE DIEU

Alors, là aussi, nous devons être très fermes, et garder sérieusement les Commandements de Dieu. C'est partie intégrante du catéchisme, de notre catéchisme. Nous n'avons pas le droit de supprimer les Commandements de Dieu, en les tournant d'une manière ou d'une autre, pour arriver à faire la morale que nous voulons. Nous devons obéir à Dieu. Par conséquent obéir à la morale que le bon Dieu nous commande. Ce n'est pas facile, c'est vrai. Ce n'est pas facile de suivre la morale, de suivre les Commandements de Dieu intégralement. Mais c'est bien ce que Notre-Seigneur nous a dit, il faut porter notre croix, à Sa suite, si nous voulons être sauvés, si nous voulons être conformes à sa sainte Volonté.

Et c'est difficile pour tout le monde. Nous avons tous des tentations, nous avons tous des difficultés. Alors, nous n'avons pas le droit de nous exempter de la loi en disant : « Qu'est-ce que vous voulez, moi, je ne peux pas ! Je ne peux pas, c'est tout ! » ou bien « Moi, je suis libre, je veux garder ma liberté ! ». Non, nous n'avons pas le droit : il y a une loi morale qui nous a été imposée.

LE SACREMENT DE PENITENCE

Nous sommes tous pécheurs, et Notre-Seigneur a institué le Sacrement de Pénitence pour nous restaurer dans la

sainteté, pour nous aider. Pas seulement pour restaurer notre grâce, si, par malheur, nous l'avions perdue, mais aussi pour nous soutenir. C'est pourquoi le sacrement de la Confession a aussi une importance très grande dans la vie du chrétien. C'est qu'il y a une grâce particulière dans le Sacrement de Pénitence qui nous aide à nous maintenir. Des gens diront « C'est pas la peine que j'aie me confesser, moi, je n'ai pas de péché mortel ! ». Et malheureusement, quelquefois il arrive que des prêtres le disent aussi : « Qu'est-ce que vous venez confesser, à quoi ça sert, pas la peine de vous confesser pour ça, vous avez si peu de choses à dire ! ». — Oui, mais j'ai besoin de la grâce de votre sacrement. Si je n'ai pas cette grâce du sacrement, à la première tentation je tombe. Tandis que si j'ai la grâce du sacrement, que vous pouvez me donner, vous, prêtre, eh bien ! je sais qu'à la prochaine tentation, je tiendrai. La tentation ne me touchera pas. Tantôt que si je reste longtemps sans me confesser je n'aurai plus cette grâce particulière qui nous est donnée par le Sacrement de Pénitence, par le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui nous rend forts contre la tentation. Alors je veux me confesser. Et c'est pourquoi la confession est très utile et nécessaire. L'Eucharistie et la Pénitence sont les deux béquilles sur lesquelles nous devons marcher pour arriver à la vie éternelle. Nous ne pouvons pas nous en passer !

4. — Non pas des élections

Quatrième point, qui à mon sens est aussi très grave dans la sainte Eglise. C'est à propos de la hiérarchie.

La hiérarchie, dans l'Eglise, a toujours été voulue, instituée, désignée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Qui a choisi les Apôtres ? Est-ce que ce sont les disciples de Notre-Seigneur qui ont fait une élection pour choisir les Apôtres ? Je ne pense pas, au moins autant que je connaisse l'Evangile. Je crois que, dans l'Evangile, il est bien dit : Notre-Seigneur a choisi un tel, « Viens et suis-moi ». C'est Notre-Seigneur lui-même qui les a choisis.

Je n'ai pas entendu dire non plus que quand saint Paul a choisi Tite, Timothée, et puis les autres, qu'il a été demandé à tous les chrétiens qu'il avait rencontrés, qu'il avait convertis, pour leur dire : « Qui est-ce que vous voulez comme évêque ? Dites-moi qui vous voulez. Moi, je ne peux pas instituer l'évêque sans vous demander à chacun d'entre vous qui vous voulez comme évêque ».

Je ne dis pas qu'une élection ne puisse pas avoir lieu dans la sainte Eglise, et pour preuve, c'est que dans le concave, il y a bien une élection du Saint-Père ; je ne dis pas que, dans le temps, il n'y a pas eu, aussi, certaines élections qui ont pu se faire dans la sainte Eglise, mais jamais l'autorité, n'est venue de cette élection et elle a toujours été confirmée.

C'est cette confirmation par l'autorité qui lui donnait toute sa valeur et tout son pouvoir. Jamais l'élection elle-même. Ce n'est pas le peuple qui a jamais désigné ses chefs ecclésiastiques, ses propres chefs. Ça venait toujours de la confirmation du Saint-Père. Même quand l'Eglise d'Orient désigne ses propres évêques, mais c'est par un indult et c'est par un privilège de Rome, de Notre Saint-Père le Pape. Sinon, si elle n'avait pas ce privilège de Rome, ils ne seraient pas légitimes, et on ne serait pas obligé de leur obéir. Il faut toujours que Rome intervienne, ou implicitement ou explicitement ; mais toujours, il faut l'autorisation de Rome. Parce c'est Notre-Seigneur qui a institué ses Apôtres et qui a institué la hiérarchie dans l'Eglise.

Or vous le savez parfaitement, maintenant on tend à vouloir que la hiérarchie, que le pouvoir soit à la base. Que tout le pouvoir dans l'Eglise vienne de la base, c'est-à-dire vienne des fidèles. Or, l'Eglise s'est bien construite à partir de Notre-Seigneur : ce n'est pas nous qui avons choisi Notre-Seigneur. C'est le Père éternel qui a choisi son Fils et qui l'a fait s'incarner parmi nous pour être la base, la colonne de l'Eglise. C'est de lui que tout est venu, la hiérarchie ; puis la hiérarchie a baptisé, et puis les fidèles ont fait l'Eglise, et puis doucement la famille s'est agrandie. Comme un arbre, qui vient d'une semence et puis qui grandit. Mais non pas le contraire. Notre-Seigneur n'a pas été élu par la base, et puis ensuite, avec le temps tout le monde a été élu. Ce n'est pas vrai, ça ! L'Eglise s'est faite à partir de Notre-Seigneur, et à partir de sa sainte volonté, et à partir de l'institution de l'Eglise. Ce sont les prêtres qui baptisent, ce sont donc eux aussi qui font la paroisse. Ce sont eux qui par le baptême qu'ils donnent constituent l'Eglise, qui finissent par engendrer l'Eglise. C'est le sacerdoce de l'Eglise qui engendre l'Eglise.

ON ELIT UN PRETRE

L'introduction d'une espèce de démocratie dans l'Eglise, fait tout par élection, par vote. On va vous demander, on demandera aux uns, aux autres, « maintenant vous allez tous voter... Voilà, qu'est-ce que vous voulez ? Est-ce que vous voulez ceci ? Est-ce que vous voulez cela ? Est-ce que vous êtes d'accord avec ça ? Vous n'êtes pas d'accord avec ça ? après on fait l'addition de toutes les voix. Il y en a tant pour ceci, il y en a tant pour cela. Donc une majorité pour ceci, donc toute la paroisse doit s'incliner. La majorité veut ça. Terminé ».

Jamais Notre-Seigneur n'a eu cette pensée lorsqu'il a institué son Eglise : de venir demander à tous les paroissiens à tous les fidèles ce qu'il faut faire dans la sainte Eglise. Et de plus en plus, ce sont des comités de laïcs qui vont avoir non seulement à gérer les biens de l'Eglise — ce qui s'est toujours un peu fait dans la Sainte-Eglise, il y avait des conseils, des marguilliers, il y avait les conseils de fabrique dans les églises où les laïcs aidaient beaucoup les prêtres à la gestion financière de la paroisse, et toujours les prêtres ont consulté les hommes sages de la paroisse, les notables, enfin les personnes qui étaient toutes désignées pour l'aider à gérer un peu la paroisse.

Mais maintenant, ce n'est plus ça : c'est-à-dire, on va élire des laïcs, les laïcs vont être élus par la base, et le prêtre n'aura rien à dire, et ce comité de laïcs n'aura pas seulement la gestion financière et administrative de la paroisse, mais la gestion pastorale. Ce sont eux qui diront ce qu'il faut faire au point de vue pastoral dans les églises !

Si la majorité décide que désormais on fera l'office de telle et telle manière, que désormais, on fera dans la paroisse telle ou telle chose pour la pastorale, le prêtre n'a qu'à s'exécuter, il est le délégué, le délégué du comité, et c'est tout, car il est l'élu de ce comité. Vous voyez où on en arrive ! C'est pire que le protestantisme ! Le protestantisme n'en est pas arrivé à ce point-là encore.

Et ça, ça se fait tout doucement... C'est une volonté consciente, pour réduire le prêtre au niveau des laïcs, pour faire l'office et pour faire le culte. Si bien qu'au bout d'un certain temps, bien évidemment, il arrivera que ce sera tout simplement un parmi les laïcs, marié, qui recevra une bénédiction quelconque qui sera considéré comme l'ordination et c'est ce laïc qui sera chargé du culte.

o o o

Voilà donc ce qui à mon sens est d'une gravité exceptionnelle. Il faut bien faire attention à ça, il faut que vous ayez l'esprit ouvert à ça, pour ne pas vous laisser prendre.

Que faire maintenant ?

3^e partie : Comment réagir ?

Que faut-il faire devant cela ? Nous subissons une crise comme rarement l'Eglise n'en a eu, peut-être.

Il faut voir franchement, objectivement la crise, mais pleurer, se lamenter et rester assis sur son fauteuil en ne faisant rien, cela, ça n'avance à rien du tout !

1. — La prière.

La première chose qu'il faut faire, c'est prier. Prier la Très Sainte Vierge, dire le chapelet ; c'est ce que la Sainte Vierge a demandé à tous ses voyants, dans toutes les apparitions. Elle a toujours demandé « Priez, priez, priez ».

Et non seulement Elle, mais Notre-Seigneur a dit : « Il faut toujours prier ». Il faut prier donc, nous devons prier, et ça c'est une chose essentielle, capitale. Et déjà, ça, vous pouvez le faire, vous pouvez tous le faire, nous pouvons tous le faire, ça. Nous devons tous le faire. Par conséquent aider à réciter le chapelet, aider à faire des prières, aider à aller dans les paroisses demander au curé qu'on vous donne la paroisse pour une nuit pour faire ces adorations, c'est le salut.

DEUX MILLE ANS DE CHRETIENNE

On a deux mille ans de chrétienté devant soi, et pendant deux mille ans, qu'est-ce qu'ils ont fait, les chrétiens,

qu'est-ce qu'il ont fait, les évêques ? Ils ont prié, ils ont appliqué la morale chrétienne, ils ont appliqué le catéchisme, ils ont suivi toutes les consignes qui sont données par l'Eglise depuis toujours ! Pas besoin d'aller demander tous les jours au Saint-Père qu'est-ce qu'il faut faire. « Vous savez, ça ne va plus, ça ne va plus, qu'est-ce qu'on va faire ? Mais non, pas besoin !

2. — Demandez à vos prêtres !

Alors, vous, qu'est-ce que vous pouvez faire ? Vous pouvez d'abord prier, ensuite essayer de demander, dans toute la mesure où vous le pouvez, avec le respect que vous devez, à vos prêtres, à vos curés, d'éviter autant que possible tout ce qui peut nuire à la beauté du culte, à la sainteté du culte liturgique. Demandez leur qu'on communie à genoux, qu'on ait le respect de la Sainte Eucharistie, qu'il y ait des processions du Saint Sacrement, qu'on ait la récitation du chapelet, qu'il y ait des processions à la Sainte Vierge.

3. — Le catéchisme

Ensuite, pour les catéchismes, eh bien, il faut maintenir le catéchisme, le vrai catéchisme, dans vos familles, dans vos paroisses. Il faut l'enseigner à vos enfants. Les prêtres sont tout à fait d'accord avec vous aussi, ils ont le cœur un peu déchiré...

Il faut comprendre un peu les prêtres, quelquefois on a tendance à les critiquer facilement, mais il faut les comprendre un peu. Et puis, justement, c'est vous qui pouvez leur apporter un peu de courage, et de force, n'est-ce pas ?

4. — Maintenir la morale, la modestie.

Puis maintenir la morale, la modestie. Je vous assure que les personnes qui ne se rendent pas compte de ce qui peut être pour les personnes qui les rencontrent une tenue immodeste et cette manière de se dévêtir, mais qu'est-ce que vous voulez, elles sont cause de scandale, elles sont cause de péché qui sont fait par beaucoup de personnes qui les voient !

Notre-Seigneur dit dans l'Evangile « celui qui regarde une femme avec envie, commet déjà l'adultère ». Je vous assure que quand ces femmes se promènent comme elles sont, il y a beaucoup d'envies d'adultères qui se font ; et par conséquent beaucoup de personnes qui tombent dans le péché à cause de ces personnes. Et par conséquent elles sont, elles, cause de ce scandale et de tous les péchés qui se font.

Il faut tout de même être conséquent, être logique, et il faut que ces personnes le sachent, il faut qu'on le leur dise, qu'elles sont des occasions de péché mortel. Qu'elles s'habillent donc convenablement. Et c'est comme ça qu'on va faire de vrais chrétiens et de vraies chrétiennes ! On n'a pas le droit de minimiser ça ; de dire : « Mon Dieu, faut pas être exagéré, dans tout ça, faut quand même laisser la liberté aux gens !... ». Mais, il ne faut pas laisser aux gens la liberté de faire le scandale et de causer des péchés chez les autres !

5. — Le respect de la hiérarchie

Et ensuite maintenir le respect de la hiérarchie. Maintenons le respect de la hiérarchie. Maintenons le respect du prêtre, même si parfois le prêtre ne se respecte pas lui-même, et que vraiment il a une tenue qui n'inspire pas du tout le respect, ayons quand même toujours le respect du prêtre. Le prêtre, c'est le prêtre ; de même que l'évêque, c'est toujours l'évêque ; et le pape, c'est toujours le pape.

Nous devons avoir toujours du respect. Jamais dans nos paroles, jamais dans nos manières de parler, ni jamais dans nos manières d'agir, nous ne devons avoir des mots irrespectueux, des mots violents, des mots qui sentiraient une espèce de mépris, jamais ! un chrétien ne doit pas avoir ça. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne doit pas être peiné de ce qu'il voit, qu'il ne doit pas souffrir de ce qu'il peut rencontrer, parfois, chez des personnes qui sont de la hiérarchie. Il faut quand même avoir toujours ce respect fondamental de la hiérarchie qui a été constituée par Notre-Seigneur. Voilà ce que nous devons faire, je pense.

Confiance dans la Très Sainte Vierge, confiance dans saint Joseph, confiance dans saint Michel, archange...

Et que le Bon Dieu vous bénisse et bénisse vos familles

(Vous avez remarqué que c'était du style parlé je n'ai pas voulu en changer quelque chose de manière à lui laisser toute sa spontanéité).

LES HARKIS AUX DOSSIERS DE L'ÉCRAN

par Joseph BERARD.

Nous publions quelques échos de ce dossier beaucoup moins réussi que le dossier sur les Pieds-Noirs. Nous avons constaté qu'il a eu beaucoup moins de réactions dans la presse. De toutes façons en voici quelques échos qui vous permettront de vous faire une petite idée. Nous assurons nos frères Français de religion musulmane de toute notre amitié.



6 avril 1976 : Dossier de l'écran sur les Pieds-Noirs.
17 mai 1977 : Dossier de l'écran sur les Harkis.

Après les Français d'Algérie de religion chrétienne et israélienne, voici les Français d'Algérie de religion islamique... Des Français qui pendant 130 ans se sont fraternellement fréquentés avant qu'une minorité, une toute petite minorité de pseudo-intellectuels, au savoir mal digéré, dresse, en 1954, Arabes contre Européens.

Et 8 ans plus tard, en 1962 l'inconcevable se produisait : cette province française d'au-delà du fleuve Méditerranée, était bradée par un général à titre provisoire, alors que de vrais généraux à 4 et 5 étoiles avaient eu raison sur le terrain, de la rébellion.

Et ce fut l'exode, l'exil ; et ceux qui, parmi les Français musulmans avaient lutté sous les trois couleurs pour l'intégrité de la France prirent eux aussi le chemin de la Métropole pour échapper à la vengeance de ceux qui avaient reçu le pouvoir de l'indépendance dans les palabres d'Evian. Des milliers furent d'ailleurs massacrés avant d'avoir pu traverser la Méditerranée...

Oui, remercions « Antenne 2 » d'avoir donné ce deuxième volet consacré aux deuxièmes victimes de la braderie de 1962. Mais pour ma part, je remercierai seulement par politesse et non par reconnaissance ; car n'est-ce pas naturel qu'un organisme d'Etat financé par les taxes des Français de tout bord, présente, une fois l'an, la situation de ceux que le mort de Colombey a ruinés et peut-être, surtout, forcés à la déportation loin du ciel natal ?...

Une fois l'an, alors que plusieurs fois par semaine, quand ce n'est pas deux fois par jour, les « étranges carcasses » nous présentent le marcheur-défileur Séguy, le séduisant Marchais, le secrétaire scolaire Cornee et l'assaut d'autres « ejusdem farinae », sans oublier les assassins et les preneurs d'otages du Polisario, cette dénomination déguisée des sbires de Boumédienne...

Il y eut les invités : côté chrétien, MM. Maurice Mazeaud, secrétaire d'Etat aux A.C. — et les suppléants musulmans sont des A.C. à part entière —, le colonel Jean Deluc qui fit tant et continue à tant faire pour les musulmans qui ont tout perdu pour la France, et enfin Jacques Dominati, nouveau responsable gouvernemental de tous les exilés.

Du côté musulman et, en premier lieu, deux hommes qui honorent particulièrement la France, le capitaine Rabah Khéllif, président de l'Union Nationale des A.C. de confession islamique, et Jean-Claude Khiari, président du Front National des Rapatriés Français de confession islamique, qui avait fait une forte impression au dossier de l'année dernière, Ahmed Kaberseli et Bouroukba qui œuvrent aussi efficacement pour leurs frères en Islam. Il y eut, hélas, un autre invité qui (il n'y a pas d'autre mot) sabota la discussion et en arriva, nouveau Judas à renier la France en regrettant son choix. Et tous ses frères de race, indignés au-delà du possible, étaient scandalisés et à deux reprises l'invitèrent à quitter une patrie qu'il déshonorait : cet invité était M. Hamed Laradji ; vivement qu'il touche le million ancien et qu'il aille se fondre dans l'entourage de Boumédienne.

Ce fut Jean-Claude Khiari qui exprima un regret capital : ne pas voir parmi les invités les véritables complices de la braderie : Michel Debré, Joxe, Boulin. Oui, pourquoi n'avez-vous pas lancé ces trois invitations, messieurs « d'Antenne 2 » ? Et si vous les avez invités, il fallait le dire et stigmatiser leur absence. Mais je pense qu'on n'a pas voulu traumatiser les trois cobraders...

Enfin, avant de noter quelques points forts de la discussion, je regrette personnellement que ni M. Dominati, ni M. Mazeaud, ni le Colonel Deluc n'aient pas mis en garde les Hexagonaux contre l'amalgame lamentable qu'ils font souvent, trop souvent, par ignorance, ou, ce qui est pire, désintérêt de la question.

Beaucoup trop d'Hexagonaux ne font aucune différence entre un arabe, le plus souvent membre de l'Association des Algériens en Europe, c'est-à-dire ennemi juré de la France, qui a fui la misère du pays de son dieu Boumédienne, pour prendre, chez nous, la place d'un Français qui, lui, sera en chômage... et un Français de religion islamique qui a choisi de rester fidèle à sa patrie, dont souvent l'enfance et l'adolescence ont été, dans sa famille, nourries des hauts faits du grand-père en 1914-1918 ou du père soldat du maréchal Juin en 1939-1945. Pour trop d'Hexagonaux tout homme de race arabe ou kabyle est un arabe : c'est une erreur lamentable contre laquelle on aurait dû attirer l'attention des téléspectateurs. Quelle tristesse pour un harki d'être confondu avec un ancien F.L.N., égorgé !

Et lorsqu'un petit employeur — et même un employeur important — cède à la pression d'ouvriers F.L.N., militants des syndicats de gauche, pour ne pas embaucher des français musulmans fidèles, cela devient un scandale... Mais combien peu d'Hexagonaux « pèsent » ce scandale !

Le film fut un honnête résumé de la vie journalière des harkis en « Métropole », selon l'expression dont n'arrivent pas à se débarrasser même nombre d'ex-F.L.N. En 1 h 30, les deux auteurs du film, J.-P. Bertrand et D. Vroneski ont dressé un panorama exact de l'existence des 60.000 harkis (une population de 200.000 personnes avec leur famille).

Quelle tristesse de voir tous ces pauvres gens « assistés », sans travail, quand on sait que les autres, les amis de Boum', terrorisent des quartiers entiers de grandes villes ; souvent en toute impunité, pour ne pas les traumatiser. Et en cas de moindre sanction, les syndicats de Séguy et de Maire sont toujours là, prêts à défilier et à gueuler contre le gouvernement qui paye son laxisme en ces circonstances.

Il y eut dans le film un instant bien émouvant : l'apparition de Mme Meynadier qui avait été le « témoin » n° 1 du Dossier sur les Rapatriés. Enseignante (pour employer le jargon égalitaire qui veut mettre dans le même panier un agrégé et une institutrice de la maternelle, enseignants aussi dévoués et compétents, mais de culture différente), enseignante donc, Mme Meynadier n'a jamais eu dans ses classes que de petits Français, quelle que soit leur rive méditerranéenne d'origine : le problème harki lui est aussi familier que le problème P.-N....

D'ailleurs, et c'est une de ces minutes essentielles de la discussion que je vais maintenant souligner : dans les classes de Mme Meynadier, jusqu'à la braderie, n'enseignait-on pas à tous : « nos ancêtres les Gaulois ». Et des élèves comme Jean-Claude Khiari l'avaient pris comme parole de Coran et il ne l'a jamais oublié : peu importe la vérité historique, surtout quand l'histoire est dans un certain vent ; c'était une phrase qui unissait fraternellement, symboliquement tous les élèves des écoles farinaïques. Et le « Gaulois Khiari » en a « gros sur la patate » de sa province perdue ; quant à des leçons

de patriotisme, il n'a lui, Khiari (comme le capitaine Khélif) à en recevoir de personne surtout de gens qui se sont dépouillés de tous les grands idéaux, patrie comprise.

Et comment les Harkis, surtout ceux de la base, qui ont combattu avec les Français comme supplétifs, pourraient supporter en silence d'être insultés du nom de traître ? Traître à quoi, le seraient-ils ces soldats originaires de la province d'Algérie qui ont combattu côte à côte avec des soldats de Provence, d'Auvergne, de Paris ou de Bretagne ? Traître, comment le capitaine Khélif le serait-il, lui, le fils d'un sous-officier, neveu d'un héros de Verdun, soldat d'Indochine et d'Algérie ? Non, ils ne sont pas traîtres mais fidèles, ceux qui n'ont pas la « mémoire courte ».

Et aucun de ces combattants de religion islamique ne pouvaient imaginer (dixit Khélif) que l'Algérie tournerait à l'indépendance. Ils ne pouvaient imaginer qu'une grande Zhora puisse exister. Ils ne furent pas les seuls à imaginer cela. On vous comprend, chers Harkis, vous qui avez cru, toujours cru à la France.

Souvenir pittoresque parfois, lorsque Khélif nous dit qu'un de ses camarades de classe est attaché au cabinet de Boum' ; et le frère de ce camarade commande le régiment qui occupe, à Bel-Abbès, les bâtiments de la Légion Etrangère. Est-ce la main du Capitaine d'Anjou ne hante pas parfois le sommeil de ces moudjahids !

J.-C. Khiari, qui a participé à la fabrication du film, tint à préciser que l'interview du bachaga Boualem a subi des coupures importantes : le bachaga ne s'est pas limité à dire : « on est bien ici ».

De même le film ne contient aucune de ces très émouvantes cérémonies devant les monuments aux morts où les Harkis se présentent fièrement, toutes médailles pendantes, comme là-bas à Bel-Abbès et partout...

Où, pourquoi ces coupures ? Mais glissons, a conseillé Alain Jérôme, les auteurs du film n'étaient pas sur le plateau pour s'expliquer !

Le colonel Deluc qui s'est tant dévoué pour sauver ses moghaznis, a affirmé que le 19 mars 1962 60 000 fidèles furent égorgés sans que les Pouvoirs Publics aient manifesté leur stupeur...

Actuellement les pouvoirs giscardiens sont surtout présents aux scandaleuses inaugurations des rues ou places du 19 mars 1962.

Ahmed Kaberelli souligne une triste réalité marseillaise, à la mi-mai 1962 : des gens venant chercher l'asile et la vie ont été refoulés vers la vengeance et la mort.

Triste Triste, Comme il disait, celui que nous n'avons-que-trop-eu : « C'est grand, c'est généreux, la France ».

Il y a eu aussi, des explications (si on peut dire) sur l'interdiction qui est faite aux Harkis de rendre visite à leur famille restée là-bas. C'est la faute paraît-il aux accords d'Evian et de la Braderie...

Et sur ce point, comme sur tous les autres, tous autres, tous les spectateurs attendaient les interventions de M. Dominati, qui, dans le Ministère Barre-deux, a la responsabilité de ce qui peut — et surtout doit — être fait pour tous ceux qui ont souffert de la braderie.

J'ai toujours eu de la sympathie pour l'homme Dominati. Il m'a toujours paru sincère... Mais voilà : on lui avait longtemps promis au plus haut échelon d'être le premier maire de Paris. Il y a cru, le pauvre, puis le plus haut échelon lui préféra le maire de Deauville : d'Ornano, pour échanger Deauville contre Paris ! Et puis, et puis les chers z'électeurs ont préféré Chirac de Corrèze !

Alors pour prix de consolation M. Dominati eut droit à une chaise dans le ministère Barre-deux. C'est au bout de quelques jours, qu'on apprit que M. Dominati s'occuperait des P.-N. et des Harkis.

Il fallait lui donner un « job ». Le soir du dossier, il m'a semblé être entré tout à fait dans la peau de son personnage. Il connaît tous les aspects de la question : il est, première impression, débordant de bonne volonté. Mais pourra-t-il faire plus que ses prédécesseurs ? Recevra-t-il les enveloppes financières nécessaires à faire des rapatriés et des Harkis des Français à part vraiment entière, comme tout né-natif de Dunkerque à Marseille : n'ayant plus l'impression d'être victime de la tartufferie du « Je vous ai compris ».

Donc, et peut-être surtout avec l'aide des législatives qui se profilent à l'horizon, espérons pour tous les Français de là-bas, européens et musulmans.

Le premier geste qui ferait bien plaisir aux Harkis serait que le gouvernement d'aujourd'hui ait le courage de reconduire à la frontière un Ahmed Laradji après sa prestation télévisée.

(dans « FRANCE-SOIR » du 19 mai 1977)

Le mal des harkis : vivre à cheval entre deux patries

Quinze ans après leur arrivée en métropole, 70.000 harkis (un peu plus de la moitié des Algériens supplétifs dans l'armée française pendant la guerre d'Algérie) ceux que l'on a appelés les oubliés de l'Histoire, ont encore le sentiment d'être bien moins que des étrangers dans un pays qui devait devenir leur nouvelle patrie. Ils sont 250.000 aujourd'hui avec leur famille.

Ni Paris, ni la France ne les a pris dans ses bras. Parqués dans des camps et des centres d'hébergement sans confort, employés dans des exploitations agricoles ou des hameaux de forestage, ils ont manqué leur intégration à la communauté européenne.

Ignorés par les Français de souche, haïs par leurs anciens compatriotes qui ne leur pardonnent pas d'avoir combattu le F.L.N., les anciens harkis vivent tant bien que mal, à cheval entre deux civilisations, deux nationalités, deux patries. Dans les usines, il n'est pas rare qu'on leur préfère les Algériens venus travailler en France, parce qu'on sait bien que la cohabitation finit par des disputes. Un industriel déclare :

« Je voudrais bien employer un ancien harki, mais si

j'en embauche un, trente Algériens partiront et ce ne sont pas les Français inscrits au chômage qui les remplaceront comme manouvres ».

LE RACISME PARTOUT

Il reste qu'aux yeux de bien des Européens, anciens harkis ou travailleurs immigrés sont tous des « bougnoules ».

« Le racisme, bien sûr, commente Jean-Claude Khiari, président du Front National des Rapatriés, de Confession Islamique, mais il existe partout. Partout on rencontre des êtres insensibles au langage du cœur et de la raison. Mais j'espère bien qu'après une émission comme « Les Dossiers de l'écran », les Français comprendront ce que nous sommes : des Français nous aussi ».

Dans le Midi méditerranéen où sont fixés la plupart des Français musulmans implantés en France, beaucoup travaillent comme ouvriers agricoles dans des exploitations achetées par des rapatriés d'Algérie. Ils peuvent ainsi parler l'arabe avec leurs patrons, avec lesquels existent sinon

des affinités, du moins une certaine complicité. Et la même nostalgie du pays perdu.

DU FOLKLORE ET DE LA MISERE

A Montpellier, les gardiens et les guides du zoo de Lunaret sont tous des harkis enturbannés et décorés. A Lodève, petite sous-préfecture de l'Hérault, des femmes et des filles de harkis qui tissaient en Algérie de magnifiques tapis berbères, confectionne maintenant dans un atelier d'Etat des tapis de laine aux motifs occidentaux pour le Mobilier national.

Un peu partout les anciens harkis arrondissent leurs fins de mois en préparant le dimanche des méchouis dans les résidences secondaires et les propriétés. Eux seuls ont l'art de faire cuire le mouton à la braise et de l'arrosar de beurre fondu. Ils repartent avec un peu d'argent, la tête et les tripes de l'animal.

Un peu de folklore et beaucoup de misère.

Mais les enfants des harkis ont grandi et avec eux la révolte : le 25 juillet 1975, quatre d'entre eux s'enferment dans la mairie de Saint-Laurent-des-Arbres avec M. Langlet, le directeur du camp, en otage. En janvier 1976, Mohamed Laradji, président de la Confédération des Français Musulmans Rapatriés d'Algérie, à la tête d'un commando de sept hommes, s'apprête à investir le consulat d'Algérie à Montpellier, mais il est arrêté la veille...

Depuis, tous les problèmes moraux et matériels des harkis sont toujours en suspens : indemnisation, reconnaissance dans les faits de la nationalité française, intégration dans le logement et le travail, amélioration des conditions de vie, aide aux vieux et aux veuves, égalité des chances pour les jeunes, libre circulation en Algérie garantie par le Gouvernement.

Mais les harkis attendent de nouveau et espèrent « Quand le vent soufflera il emportera la haine et la souffrance pour ne laisser que le pardon et la joie ». M. Mohamed Laradji, en citant ce proverbe arabe, espère qu'on n'entendra bientôt plus parler du problème harki.

★

LE « TRICOLERE » SAHNOUN :

« ON M'A SOUVENT TRAITE DE SALE ARABE »

Omar Sahnoun (22 ans) est un fils de harki qui a bien réussi, grâce au football. Joueur professionnel à Nantes depuis un an, il sera dans quelques jours champion de France avec son équipe. International de fraîche date, il sera parmi les tricolores qui feront la tournée en Afrique du Sud au mois de juin.

Hier soir, Omar Sahnoun jouait un match important avec Nantes contre Lens en Coupe de France et il n'a pas pu voir le film consacré aux harkis.

« J'ai été longtemps sensible à ce problème des Algériens qui avaient choisi la France, dit-il. Je suis né en Algérie, à Guerrouma. En 1962, j'avais 7 ans, et nous avons été rapatriés en France avec mes parents dans un camp à Rivesaltes. Puis ma famille s'est fixée à Beauvais. Au début, à l'école, ça n'allait pas tout seul et quand j'ai commencé à jouer au football à l'A.S. Beauvais-Marissel, j'étais souvent traité de sale Arabe »...

★

DES FRANÇAIS « PAS COMME LES AUTRES »

« Nous, en arrivant en France, on croyait qu'on était chez nous et que les Français seraient gentils. Mais personne ne nous a aidés ». Eh oui, ils étaient nombreux à croire à l'accueil que leur réserverait la France : vingt-deux mille harkis qui durent faire l'apprentissage de la solitude et du racisme.

Le film de Daniel Veronecki et de Jean-Pierre Bertrand, hier soir, aux « Dossiers de l'Écran », nous a montré ce qu'était la vie de ces Français, « pas toujours comme les autres ».

Le débat qui a suivi a été animé, il faut bien le dire, par les interventions répétées, véhémentes et, bien souvent, hors de sujet de M. Laradji, président national de la Confédération des Français Musulmans Rapatriés d'Algérie.

L'ordre a été rétabli une première fois par M. Jacques Dominati, secrétaire d'Etat auprès du Premier Ministre et chargé des problèmes des Français musulmans rapatriés. Après avoir rendu hommage aux harkis, en les remerciant de s'être engagés aux côtés des Français dans un moment difficile, il a mis l'accent sur l'importance de la compréhension et de la générosité des Français européens. L'intégration réelle, a-t-il dit, passe par eux.

Devant les objections de M. Laradji à toutes les déclarations des autres invités à ce débat, Alain Jérôme a montré beaucoup de fermeté, mais n'a pas toujours eu le dernier mot. Un peu de dignité a été réclamée par M. Jean-Claude Khari, président du Front National des Rapatriés Français de Confession Islamique, qui a réussi à rétablir le calme pour un court instant. Il a été un des rares à aborder les réels problèmes des harkis.

Il faudra sans doute qu'Armand Jammot refasse un « Dossier » sur ce problème des harkis car tout n'a pas été dit. Il s'en est fallu de beaucoup. Mais la prochaine fois, il devra sélectionner plus sévèrement ses invités. Une suggestion : il y avait en coulisse une personne regrettant de ne pas participer au débat : Mlle Taouès Titraoui, responsable de la section féminine de la Confédération des Français Musulmans Rapatriés d'Algérie. Son dossier sur les femmes et les enfants des harkis est lourd et intéressant.

V.R.

(Dans « La Dépêche du Midi » du 19-5-1977)

L'écume de l'Histoire

par Jacques Douyou

« L'Histoire est sans yeux » disait Camus. Et il aurait pu ajouter qu'elle est sans oreilles. L'histoire est aveugle et sourde, comme un fleuve qui coule, et comme lui elle ignore la pitié et la justice. Simplement, elle rejette les débris et les cadavres sur la rive. Ces ruines et ces deuils, c'est l'écume de l'histoire.

Notre génération a pu compter un certain nombre de millions de cadavres sur les berges du fleuve. Chaque guerre, chaque révolution ou « mouvement » de l'Histoire, a vu cette écume pitoyable venir s'échouer sous nos yeux, indifférents ou saturés. Ces millions de morts, de réfugiés, de « personnes déplacées », d'émigrés, d'exilés, que l'histoire abandonnait, avouons que nous n'aimons pas les regarder et que nous préférons les oublier.

Nous n'avons pas aimé regarder les populations de Tchécoslovaquie et de Pologne, que nous avons abandonnées tour à tour aux ogres allemand et russe. Nous n'avons pas aimé regarder les populations du Sud-Est asiatique — celle du Vietnam, du Laos, du Cambodge — dont quelques pauvres centaines, échappées aux camps de rééducation ou d'extermination, nous arrivent encore chaque mois, en France. Nous n'aimons pas les regarder, parce que, d'une certaine façon, ils sont notre remords et notre mauvaise conscience.

Comme sont notre remords et notre mauvaise conscience, les harkis, les « supplétifs », les Français musulmans d'Algérie qui sont venus nous interpeller aux « Dossiers de l'Écran », dans le trouble, et du fond de leurs propres contradictions.

La plaie de « l'Affaire algérienne » n'est pas cicatrisée, tant s'en faut, et il est certainement trop tard pour espérer en parler sereinement sans la faire saigner. L'engagement moral des hommes des deux camps, leurs convictions, étaient trop profonds et trop passionnels pour qu'on puisse

espérer un dialogue. On ne peut même pas exiger les apparences de l'objectivité de la part d'hommes qui, de part et d'autre, ont risqué dans ce combat plus que leur vie, mais leur honneur et leurs croyances.

Le fleuve de l'histoire est passé, là aussi, broyant et emportant les hommes — et souvent les meilleurs ; il a rejeté sur nos rivages les débris et les morts — l'écume habituelle.

Mais les survivants sont désormais parmi nous, les plus démunis, les plus déchirés, les plus gênants pour nous. Hier, nous avons vu apparaître les harkis, les musulmans qui avaient choisi la France et qui se batièrent dans les rangs de l'armée française.

On connaît mal, en France — on n'a jamais voulu connaître — leur destin. Oubliés dans le grand naufrage et le « sauve-qui-peut » de la population européenne, oubliés dans les « Accords d'Evian » — qui furent un monument de cynisme et d'ingratitude — promis à l'extermination, les harkis, du moins une maigre minorité (environ 20.000 sur 200.000 furent ramenés en France grâce à l'acharnement de quelques hommes, leurs officiers, en général, qui, seuls et malgré l'administration, les embarquèrent illégalement et les mirent à l'abri, chez des parents et des amis. Puis, quelques hauts fonctionnaires sauvèrent l'honneur compromis de l'Etat, en organisant l'évacuation de ces hommes qui n'avaient plus ni patrie, ni identité, ni passé, ni avenir.

On connaît, aujourd'hui, malgré le mutisme officiel, le sort de ceux qui restèrent. Il y eut des règlements de comptes horribles, et des massacres atroces. Mais l'histoire, sans yeux ni oreilles, n'a vu ni ces crimes, ni entendu ces cris.

Aujourd'hui, les harkis sont Français. A part entière ? Voire ! Ils vivent sur le sol français et, lentement, à leur façon, s'intègrent. La seconde génération, née en France, s'intégrera mieux malgré la couleur de la peau et la confession différente. Nous avons, de la sorte, en France, des minorités asiatiques ou arabes — l'écume de notre histoire coloniale — et il faudra bien que nous acceptions d'en faire des Français à part entière.

C'est le vœux que nous formulons, après avoir écouté ces « hommes oubliés ». Que la France qui, si longtemps, parla de l'Homme et de ses Droits à l'univers, montre encore l'exemple. Qu'elle prouve qu'à la différence de ces pays nouvellement « libérés », qui cadenassent leurs frontières pour que personne ne puisse aller y compter les charniers, ni y visiter les bagnes, elle sache encore épeler les vieux mots déshonorés, mais irremplaçables de Justice et de Fraternité.

RECHERCHES

● Mme Reine Fratacci désire retrouver Mme Fernand Reynaud, née Germaine Weiss du Télagh et habitant à Bel-Abbès,

(3, avenue Antonia-Victoria, 06000 Nice).

● Marguerite Cisse voudrait retrouver Mme Jacqueline Noiray, née Abadie de Bel-Abbès ainsi que Mlle Pons.

(Lotissement Charneuss, 72000 Ruaudin).

● M. Dominique Lopez autrefois rue Loubière au Mamelon recherche la famille Dolorès Marco d'Oran.

(31, allée Jacques-Delalande, Bât. A. 45000 Orléans)

● Mme Roca Irène née Pérez de Bel-Abbès voudrait retrouver Marie-Jeanne Vivès de Parmentier.

(B.P. 1701 Fleury, 57640 Vigy).

● Mme Bonpant recherche Mme Rodner Cécile née Aguila, c'est la maman de Mme Rodner qui avait une mercerie à Mercier-Lacombe et non pas la maman de Mme Schiano comme il a été écrit par erreur.

(H.L.M. La Charme, 21400 Chatillon-sur-Seine).

AUX DOSSIERS DE L'ÉCRAN : le 17 mai 77

" HARKI " :

Français... à part déraciné, oublié,

« Harki ». Il y a vingt ans, c'était un bon français, respecté par tous, un héros de légende qui, après s'être illustré sur les champs de bataille de 1914-1918 et de 1939-1945, combattait sous les plis du drapeau français contre ses frères de race en Algérie de 1958 à 1962. « Harki ». Aujourd'hui, c'est un Français... à part, déraciné, isolé, abandonné même par la nation qui, après l'avoir adulé, le dédaigne pour ne pas dire le rejette...

Fataliste comme tout musulman, fidèle à sa devise « Inch'Allah » il se résigne souvent mais se révolte parfois et ses actions spectaculaires lui attirent à la fois des paroles ou des gestes de compassion et de l'inimitié ou des sentiments racistes.

Hier soir, sur le petit écran, lors de l'émission d'Antenne 2 « Les Dossiers de l'écran » consacrée sous le titre évocateur « Harki » à la vie journalière en métropole des quelques 60.000 Français de confession islamique réfugiés dans l'hexagone avec leurs familles, soit plus de 200.000 personnes — les héros oubliés d'un choix malheureux — ont suscité plus de compassion que d'intérêt.

Jean-Pierre Bertrand, le journaliste, et Daniel Wronski, le réalisateur, se sont attachés au cours d'un film — plus précisément d'un documentaire de 85 minutes — à présenter parfois durement mais toujours véridiquement, la vie — presque toujours concentrationnaire — des anciens harkis et de leurs familles dans un pays bien différent du leur et qui n'a quasiment rien fait pour les intégrer.

De l'église de la Madeleine à Paris où ils poursuivaient une grève de la faim pour attirer l'attention des Pouvoirs Publics et de la Nation entière sur leur triste sort, aux ruelles étroites du vieux Nîmes et son petit bar crasseux, dont la clientèle est uniquement nord-africaine, au mas Thibert au sud d'Arles où le bachaga Boualem abrite quelques-uns de ses anciens fidèles de l'Ouarsenis, à ce hameau de forestage isolé de la région montagneuse varoise, au camp sinistre, véritable stalag, de Saint-Maurice-l'Ardoise, au marché d'un quartier d'Amiens, à cette usine de l'Est pour terminer au méchoui de Joinville, toutes les images, les attitudes, les paroles recueillies par Jean-Pierre Bertrand et Daniel Wronski traduisent la nostalgie d'une minorité qui s'interroge sur le choix qu'elle a fait à une époque tragique où la France s'était engagée à ne jamais les abandonner.

Hélas ! Le « vent de l'Histoire » en a décidé autrement...

Comment ne pas comprendre alors cette révolte de la jeune génération, les fils des anciens harkis, qui n'hésitent pas, en termes nuancés bien sûr, à reprocher à leurs parents d'avoir choisi la France.

« Nous nous considérons comme des Algériens et non comme des Français », ce cri du cœur, répété dans la plupart des foyers de Français musulmans laissera sûrement une impression de malaise, de culpabilité même dans une nation bien plus généreuse pour les étrangers que pour ses propres fils de toutes origines. La France sera-t-elle enfin convaincue de la nécessité d'une véritable solidarité nationale envers ceux qui avaient cru à la parole donnée sous les plis du drapeau tricolore ?

Tous les participants au débat qui suivit s'attachèrent à expliquer cette situation et à exposer les mesures nécessaires pour y remédier, du moins en partie...

René ATTARD.

(« L'Aurore », 18-5-1977)

Nouvelles de "chez nous"

Voici un extrait du « Bulletin de la Société Philatéliste Bel-Abbésienne » dirigée par notre ami M. Planchon Emilien, 2, rue Neuve-Saint-Charles, Avignon.

« Bel-Abbès devient une ville industrielle d'une très grande importance, la raison en est bien simple : le ministre de l'agriculture Taïbi Larbi est natif de Boulet... Il a d'abord pour objectif de « développer son bled : Boulet » et ensuite sa « capitale », Sidi-Bel-Abbès.

« Boulet, en plus de l'ancienne sucrerie, possède une « immense » usine de tapis et de couvertures dirigée par deux « sœurs » venues du Sud : une espagnole et une allemande (de l'Ouest). Elles sont les seules monitrices capables d'enseigner aux petites mauresques l'art de tisser les tapis haute laine. Sans elles on fermerait l'usine, elles parlent parfaitement l'arabe et sont très aimées...

« Cette usine emploie des centaines de 12 à 18 ans venues de tous les douars des environs. A l'intérieur de l'usine règne une odeur de laine, de suin, d'effluves orientales insupportables que les deux sœurs supportent pourtant, elles en ont vu et senti bien d'autres à Aïbou et à Gardafa.

« Les tapis fabriqués sont d'ailleurs très beaux, et très chers...

« On a construit à Boulet, la plus grande usine (sic) de poules pondeuses seul « marché » enlevé par une société française. C'est une « usine » ultra-moderne dotée des dernières techniques : alimentation des poules, ramassage des œufs... automatique, etc... à noter que depuis près de deux ans un œuf coûtait déjà 0,60 et 0,75 la pièce et ces œufs sont souvent de la grosseur d'un œuf de pigeon.

« L'état de santé des poules est satisfaisant grâce aux soins attentifs d'un homme charmant... originaire de Mostaganem qui était déjà vétérinaire inspecteur en Métropole.

« A Bel-Abbès, les Allemands (de l'Ouest) ont construit une usine « modèle » de matériel agricole : la « Sonocom » qui monte des « Deutz » et des moissonneuses-batteuses « Class » avec des pièces venues en partie d'Allemagne et en partie fabriquées à Bône. C'est une « immense » usine. Les Allemands qui l'ont construite sont très pratiques, comme peu sont logés, faute de logements, ils ont construit à leurs frais de petites maisons et une école où les enfants allemands en plus de l'allemand apprennent le français avec une Yougoslave mariée avec un médecin grec...

« Les Américains, bien que quotidiennement insultés à la télé et dans la presse, construisent « la plus grande usine du monde » (sic) d'appareils électriques, cela va du simple fusible à la télé en couleur en passant par les batteries, les ampoules, les tubes cathodiques, etc... enfin absolument tout ce qui électrique ou électronique.

« L'usine couvre 70 hectares, c'est la Sonolec (Société Nationale Electrique). Je connais l'ingénieur en chef, un charmant et érudit Italien de Paris (car finalement, c'est bien une société américaine qui a obtenu le marché, mais s'il y a bien quelques américains, il y a aussi beaucoup d'étrangers.

« Ces deux super usines sont côte à côte entre les routes de Mascara et de Boutin (dans ce triangle où autrefois Lapoube déposait les ordures de la ville).

« Il est à noter que les Allemands comme les Américains ne sont pas aimés, même détestés des Abbassiss qui leur reprochent :

- de trop travailler ;
- de trop boire ;
- de trop courir la moukère...
- et des dizaines de cas... de malades... douteux soignés à l'hôpital...

Ces deux superbes usines sont dites « de prestige » surtout la Sonolec qui ne produira jamais rien de vendable (disent les ingénieurs) dès que les cadres américains la remettront « produits en mains » à des ingénieurs arabes. D'ailleurs on ne voit pas très bien qui pourrait être acheteur d'une production énorme à des prix absolument pas compétitifs. (Les Américains travaillent sérieusement mais rien en pensant à l'avenir). Il y aura quelques milliers d'ouvriers spécialisés dont deux mille femmes environ, tant que l'usine tournera, c'est-à-dire certainement pendant quelques mois, peut-être même quelques semaines.

Cela me fait penser à cette « très grosse » usine de fabrication de papier de Mostaganem ; elle a maintenant plus de trois ans d'existence et n'a pu encore sortir une seule feuille de papier à cause :

- de la mauvaise qualité de l'eau en hiver ;
- du manque d'eau en été...

« On construit en outre, encore une « très grosse » usine de bordelaises à la sortie de la ville, sur la route d'Oran, juste après la cave coopérative de la Mekkeria. Cette usine emploiera du bois de châtaignier importé peut-être d'Italie ou de France... Les olives viendront du Sig, on conditionnera ces olives à Bel-Abbès dans ces bordelaises qui, iront ensuite à Oran pour un séjour assez long attendre le problème bateau qui les exportera...

« Le directeur de cette usine est Hamidou, cousin du Hamidou qui a remplacé Adjuska, le photographe. Il s'arrache les cheveux de voir un tel gaspillage. Mais c'est toujours Taïbi Larbi qui a décidé cela.

« Nous avons aussi une minoterie « énorme », ultra moderne, pour remplacer celle de M. Cassès, elle marche encore après deux ans, c'est un record. La première usine construite à Bel-Abbès fut celle de chaussures construite chez De Cara. La maison Bata se chargea de l'installation des machines et de la formation professionnelle des ouvriers et du spécialiste chargé des réparations éventuelles des machines. Les Tchèques (tous anti-communistes) ont fait un travail impeccable et les arabes un sabotage systématique... Lorsque l'usine a fonctionné, les chaussures étaient aussi belles apparemment que les chaussures Bata. Mais il fallait vendre, et pour pouvoir vendre, ces chaussures, on a fait courir le bruit... qu'elles étaient destinées à l'exportation tandis que celles exposées dans les vitrines venaient d'Europe sinon les Abbassis ne les auraient pas achetées Hélas ! les acheteurs de ces chaussures « eurocéennes » ont vite compris à l'usage ; et on racontait avec juste raison que les souliers achetés vallaient 10 da. par mois mais à condition de ne marcher qu'en ville.

« Un spécialiste, réparateur recevait 500 da. par mois, c'était un favori, les autres ne touchaient que 180 da... Alors ils venaient le matin chaussés de vieilles espadrilles et repartaient le soir chaussés à neuf. L'ingénieur Tchèque a fini par comprendre... D'autres mettaient les chaussures neuves dans les poubelles, les employés du service de nettoyage les récupéraient. Elles étaient vendues au « Point du Jour » en association, tous les dimanches matin. L'ingénieur tchèque informé a préféré démissionner. L'usine a été fermée pour trois ans ».

Nouvelles de la Grande Famille

NAISSANCES

● M. et Mme Espinosa nous annoncent avec une grande joie la naissance chez leurs enfants Chantal et Nicolas Olivéri, de Nice, de Nicolas.

(M. et Mme Espinosa, l'Orangerie, 37 bis, avenue Henri-Matisse, 06200 Nice).

● M. et Mme Michel Alibert, de Ténira sont heureux de vous faire part de deux nouvelles naissances dans leur famille. Celle de leur petit-fils Bertrand Blanchard chez leur fille Michelle et celle de leur petite fille Marion Mnozzi chez leur fille Yoline.

(M. Alibert Michel, La Chamberlière, 16, rue C-Flammarion, 26000 Valence).

● Yoline, Gaëtan et Guillaume Menozzi sont heureux de vous faire part de la naissance de Marion, le 13 avril 1977. C'est une petite-fille Alibert.

(M. et Mme Menozzi-Alibert, 36, lotissement Belle-Vue, 26300 Bourg-les-Valence).

● Naissance de Grégoire chez M. et Mme Ros, petit-fils de M. Ginès Ros et de Mme née Pizano, de Bel-Abbès

(149, avenue de Saxe, 69003 Lyon).

● Naissance de Laurence, chez M. et Mme Robert Mirailles, de Boukanéfis, petite-fille de M. et Mme Jean Mirailles.

(19, boulevard Denfert-Rochereau, 31250 Revel).

● Cécile, chez M. Alain Touquet et Mme née Maria-Thérèse Bernard, petite-fille de M. et Mme Antoine Bernad, d'Ain-Tindamine, Bel-Abbès et Slissen.

(H.L.M., La Barre, 38440 St-Jean-de-Bourney).

● Naissance d'Agrès chez M. et Mme Raoul Roussel, petite-fille de M. et Mme Bernard Roussel, de Mercier-Lacombe et de M. et Mme Gilbert Légier, de Pont-de-l'Isser et arrière-petite-fille de Mme Emile Zammit, de Mercier-Lacombe.

(Rongères, 03150 Varennes-sur-Allier).

● Naissance de Guillaume chez M. et Mme Gérard Rumi, petit-fils de M. et Mme Gilbert Rumi de Bel-Abbès.

(15, place du Félibrige, 84000 Avignon).

● Naissance de Christophe et Julien, chez M. et Mme André Mas, petit-fils de M. et Mme Louis Mas, des Lauriers-Roses et de Oued Imbert.

(47360 Saint-Sardos).

● Naissance de Nicolas chez M. Jean-Louis Gandouin et Mme née Catherine Florence petit-fils de M. et Mme Roger Gandouin, de Bel-Abbès.

(Folelli, Penta di Casinca 20230).

● Julie chez M. Gérard Perdrix et Mme née Martine Siegel, petite-fille de M. Charles Siegel et Mme née Arlette Sanchez, de Bel-Abbès.

(16, rue de la Mignonne, 81140 Montfavet).

● Alexandre chez M. Antoine Cianci et Mme née Irène Alonso, petit-fils de M. et Mme Alonso Michel, transports de Bel-Abbès.

(4, rue des Aiguins, 38240 Meylan).

MARIAGES

● Mlle Marie Odette Batty et M. Philippe Geil sont heureux de vous faire part de leur mariage qui sera célébré en l'église de Laborie, le 9 juillet 1977.

● M. et Mme Michel Haro ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille Francette avec M. Alain Crespo, à Marseille, le 25 juin 1977.

(H.L.M. Les Olives, Bloc 7, 13013 Marseille).

● M. et Mme Antoine Crespo ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fils Alain avec Mlle Francette Haro.

(18, rue Malran, 34500 Béziers).

● M. Maldonado Jean nous fait part du mariage de sa plus jeune fille (22 ans) Michèle avec M. Martin Jean-Michel (25 ans), le 16 juillet 1977 à Saint-Georges des Gardes, près de Chollet, dans le Maine-et-Loire.

(H.L.M. Les Jésuites, appt. 988, 10, allées Corbières, 81100 Castres).

● M. et Mme Cintas Amédée de Tassin sont heureux de vous faire part du mariage de leur fille Anne-Marie, élève ingénieur informatique, avec M. Jean-Louis Ebrad, ingénieur dans l'aéronautique.

● M. et Mme René Bruguière, de Mercier et d'Oran vous font part du mariage de leur fille Colette avec M. Marc Noubel.

(St-André des Sémières, 11000 Castelnaudary).

DECES

● Mme Eugène Wesché nous annonce le décès de sa sœur Mme Giménès, née Cécile Mauduech, de Palissy, survenu le 2 avril 1877.

(53, rue des Frères-Laporte, 78680 Epône).

● La famille Rabineau-Santoro nous annonce le décès de leur père M. Rabineau Paul, à l'âge de 80 ans et de leur oncle M. Rabineau Alfred à l'âge de 83 ans.

(70, rue Lénine, bât. G. 112, 94200 Ivry-sur-Seine).

● M. et Mme Dominique Schiano de Colella, M. Claude Pons et Mme née Gilberte Schiano de Colella, M. et Mme Robert Schiano de Colella vous font part du décès de leur mère Mme Thomas Schiano de Colella née Herminie Basquès, survenu à la Chapelle Montmoreau, le 9 mars 1977 dans sa 70^e année et enterrée à Montauban auprès de son mari (décédé en 1967). Nous habitons à Bel-Abbès, 22, rue Suffren.

(En France : , allée Albéniz, 13008 Marseille ; — La Chapelle Montmoreau, 24300 Nontron ; — Pharmacie, 85310 La Chaize Le Vicomte).

● M. Fernand Villégas nous annonce le décès de son fils Fernand après une très courte maladie, à l'âge de 33 ans. Il était l'aîné d'une famille de 7 enfants. Il était médecin et travaillait à l'hôpital de la Timone dans le service d'anesthésie-réanimation. Les Villégas avaient habité Bel-Abbès, aPrrentier puis le Télagh où le père M. Villégas Fernand exerçait les fonctions de chef d'agence des associations mutuelles agricoles avant d'accoster à Marseille le 25 juin 1962, lors de la grande débâcle.

(5, rue de Pontevès, 13003 Marseille).

● M. Alfred Baëza nous annonce le décès de sa tante Emilie Baëza, le 2 avril 1977, à Oujda (Maroc). Elle était partie vivre dans ce pays avec feu son époux André Verney, frère de feu Aimé Verney, propriétaire du Bazar Dauphinois à Bel-Abbès.

(20(rue de Brest, 690002 Lyon).

● M. Molto Modeste, ses enfants et petits-enfants ont la douleur de vous faire part du décès de Mme Molto Raymonde née Roblès de Bel-Abbès, à l'âge de 69 ans, le 2 juin 1977.

● Mme Elsen Nicolas née Humbert Florence, ex-commerçante à Descartes, est décédée à l'âge de 87 ans munie des sacrements de l'Eglise, chez sa fille Mme Crémont Odette, 30, val des Fées, 06110 Le Cannet-Rocheville).

● Autres décès recueillis de-ci, de-là. Et d'abord toutes nos excuses à Mme Lambret et à sa famille qui habitent au Caroubier, route de Lodève à Montpellier. Nous avons annoncé son départ sur avis trouvé dans « Amitié ». Vraiment nous sommes confus. Nous lui souhaitons de rester encore longtemps parmi nous et que Dieu la protège elle et toute sa famille. Encore une fois toutes nos sincères excuses et longue vie à Mme Lambret.

● Décès de Mme Virginie Reig ex-directrice des « Dames Africaines » à Oran. Elle s'était retirée avec ses autres dames à l'école de la Colombière-Villegly à Saix, près de 81100 Castres. Nous l'assurons de nos prières. Dieu lui ouvre son grand paradis.

● Décès de M. Armand Cayuela à 40 ans ex-instituteur à Bel-Abbès.
(16, route de Versailles, 78790 Septeuil).

● Décès de Mme Vve Ligoune née Pouret à 91 ans de Descartes.

● Décès de M. Diégo Frédéric de Bel-Abbès.
(24, bis, rue Morgan, 06500 Menton).

● Décès de M. Paulin Bury de Détrie à l'âge de 63 ans.
(9, route de Villeneuve, 09100 Pamiers).

● Décès de M. Albert Amsellem à 63 ans ex-Prosper Chaussures à Bel-Abbès.
(125, rue de France, 06000 Nice).

● M. Antoine dit Paul Pinet à 94 ans ex-chef d'atelier aux Etablissements Gouot de Bel-Abbès.
(1, rue Pierre-Curie, 83380 Ste-Maxime).

● Décès de M. Maurice Gandouin à 78 ans de Bel-Abbès.
(128, avenue des Arènes de Cimiez, 066000 Nice).

● Décès de M. Emmanuel Lopez ex-garde champêtre de Lamtar.
(31 Toulouse).

● Décès de M. Marius Caillat à 68 ans des Trembles.
(4, boulevard Michelet, 83200 Toulon).

● M. André Pujol à l'âge, de 73 ans, ex-inspecteur des impôts de Bel-Abbès.
(49, avenue Gambetta, 83400 Hyères).

● Décès de M. Manuel Carretero, à l'âge de 81 ans, de Sidi-Daho et St-Louis.
(3, rue Paul-Gauguin, 38400 St-Martin d'Hères).

● Décès de M. Mario Bensi ex-tambour major de la Légion Etrangère.
(2, rue Gabriel-Péri, 09100 Pamiers).

● Décès de M. Pierre Servera à 83 ans, de Mercier-Lacombe.
(33230 Abzac).

● Décès de M. Edmond Parodi ex-agent d'assurances à Bel-Abbès.
(135, rue de Paris, 94220 Charenton le Pont).

● Décès de M. Emmanuel Kranz ex-officier de la Légion Etrangère de Bel-Abbès.
(11, route de Colmar, 67100 Strasbourg).

● Décès de Mme Robert Laval, née Paule Icard, de Mercier-Lacombe et de Descartes.
(31220 Lecuns).

● Décès de Mme Selin Hamadi-Mami, née Carmelle Martinez, de Bel-Abbès.
(64 Pau).

● Décès de Mme Veuve Chanfreau, née Eugénie Dutilleul, à 8 ans de Palissy.
(06400 Cannes).

● Décès de Paul Marsan, à 68 ans, de Mercier-Lacombe.
(La Montagne F. 61, rue Lareveillière, Angers).

☆☆☆

Nouvelles diverses

● Marc Vallet a fait sa communion solennelle cette année. Il est le fils de M. Joseph Vallet et de Mme née Soual de la rue Sarcey Bel-Abbès.

(27, rue de Montaud, 71200 Le Creusot).

● M. Hamet-Olivier de Pont de l'Isse et Mme Weiss Simone de Palissy qui s'étaient unis à St-André de Palissy, le 23 avril 127 ont célébré leurs noces d'or dans l'intimité.

(La Capelle Marmolène, 30700 Uzès).

● Jacques Diaz a présenté sa thèse de Doctorat devant la faculté de médecine de Toulouse et a obtenu la mention « très honorable » avec les félicitations du jury. Il est le fils de M. Ange Diaz et de Mme née Francine Salva de Mercier-Lacombe et Rio-Salado.

● Mme Carmen Pérez qui a passé presque toute sa vie à Bel-Abbès vient de fêter ses 100 ans. Elle a élevé neuf enfants et a 21 petits-enfants et 44 arrière-petits-enfants. Belle famille bénie de Dieu. Quel exemple pour ceux qui refusent la vie. J'oubliai : elle a même 6 arrière-petits-enfants. Félicitations à cette grande et belle famille.

Elle est la mère d'Edouard Pérez qui a été une des gloires du S.C.B.A. Elle vit actuellement chez sa fille Mme Chay. Longue vie encore auprès de tous ceux que vous aimez, Mme Pérez. Et encore toutes nos félicitations.

(51, rue des Pyrénées, 31170 Plaisance-du-Touch).

● M. Philippe Gandoïn, fils de M. Hubert Gandoïn de Bel-Abbès vient d'installer un magasin d'électricité générale « Electrophil » à Nice.

(88, boulevard de Cimiez, 06000 Nice).

● Mme veuve Cambon Henri, née Germaine Martin déjà titulaire de médaille d'argent de la famille française, vient d'obtenir le prix régional Nestlé qui lui a été remis par le sous-préfet. M. Cambon ancien gendarme (décédé) et Mme Cambon étaient nés à Chanzy. Ils avaient élevé huit enfants dont sept sont mariés qui leur ont donné 18 petits-enfants. Encore une belle famille ! Félicitations.

● M. et Mme Eugène Gouthière de Magenta demandent à tous ceux (européens et musulmans) qui sont de passage en Touraine de s'arrêter au « Vieux Logis » où ils seront heureux de les recevoir.

(Le Vieux Logis, 7, avenue de Bordeaux, 37300 Joué les Tours).

● M. Robert Bottini ancien gardien du S.C.B.A. est directeur des sports à la mairie de 69140 Rillieu la Pape).

● L'ancien champion cycliste Alfred Méchal, de Bel-Abbès est replié à Paris, 49, rue des Renaudes.

14 juillet 1962

14 juillet 1977

15 ans de retrouvailles annuelles

A Mademoiselle Massol, qui offre chaque année sa haute cathédrale verte, je fais respectueusement hommage de ces lignes, au nom de tous ceux qui viennent prier sous ces voûtes vivantes.

Joseph BERARD.

Quinze ans déjà... A moins que l'on pense quinze ans seulement : car pour nous, il y a des moments où ces quinze ans sont un gouffre entre notre Bel-Abbès française et ce 14 juillet 1977, mais parfois aussi, comme je l'ai ressenti l'autre jeudi, c'est hier que j'avais une telle, un tel comme élève à Sonis, à Fénélon ou dans l'un des trois lycées. Ces élèves ont grandi (un peu, beaucoup), ont appris le noble art de la maternité, de la paternité... Certains de leurs enfants étaient déjà nés en France bel-abbésienne, d'autres — beaucoup d'autres — sont nés en France hexagonale (un hexagone qui n'est plus l'empire des années 50).

Et les parents de ces enfants-là les amènent chaque « 14 juillet » à Marssac, pour les enseigner de visu, de auditu : journée de « travaux pratiques » qui complètent merveilleusement les leçons du souvenir du passé bel-abbésien dont tous ces enfants sont nourris.

Et il me vient une idée : pourquoi Marssac ne deviendrait pas un jour : Marssac - Bel-Abbès comme le village Illiers que Marcel Proust illustra sous le nom de Combray s'appelle aujourd'hui très officiellement Illiers-Combray ?... une idée se jette sur du papier... pourquoi ne ferait-elle pas son petit bout de chemin...

..

Ce 14 juillet fut à Marssac comme à peu près partout en hexagonoise sous le signe d'un ciel gris ; et pour la sainte messe le soleil ne perça pas à travers les hautes futaies ; toutefois la cérémonie se déroula sans pluie : seuls, sur la fin, quelques coups de tonnerre voulurent maladroitement imiter un air de sortie de grandes orgues...

..

Ce temps boudeur et peu de saison n'avait pas empêché une assistance aussi nombreuse — sinon plus — que les années précédentes de se réunir en rangs serrés dans la pente qui descendait jusqu'à l'autel : au premier rang les jeunes enfants, nés hexagonaux, se comptaient par plusieurs dizaines.

Monsieur notre évêque, Bertrand Lacaste, arrivait conduit par son fidèle chauffeur et assistant, le cher Lucien Galvan et accompagné d'un prêtre sympathisant et dévoué des environs de Marssac.

Et pendant que Son Excellence se préparait et revêtait les ornements épiscopaux de toujours, les haut-parleurs firent entendre le Boudin, délicate attention pour saluer au premier rang de l'assistance un ancien officier supérieur de la Légion ; celui sous l'influence et l'autorité duquel la Légion put, enfin, malgré de hautes influences contraires, défilé pour la dernière fois à Bel-Abbès le 30 avril 1962, pour le 99^e et dernier Caméroune dans la ville berceau de la Légion.

Même 15 ans après, merci encore, mon Commandant pour avoir donné aux Bel-Abbésiens, ce dernier grand moment légionnaire vécu au milieu des applaudissements

et des larmes, et des roses aussi qui tombaient des étages sur les képis blancs.

..

La sainte messe eut son maître de chapelle habituel, l'abbé Vincent Peruffo. Et pendant la cérémonie, jusqu'à la sainte communion les abbés Pierre Ruis et François Delmas confessaient.

Dès le premier instant la cérémonie fut placée sous la protection de Notre-Dame de Fatima dont la statue, qui avait ouvert la procession automobile, avait pris place devant l'autel.

Un premier cantique monta, fervent, chanté à la fois par les dames de la chorale de Marssac et par les Bel-Abbésiens en exil : « Nous chanterons pour toi, Seigneur... »

Et parmi les intentions de prière M. l'abbé Péruffo évoqua les 1200 morts de Mers-el-Kébir et nous précisa qu'un de ces morts est enterré à Marssac. Je me souviens la longue tranchée ouverte au cimetière de Mers-el-Kébir attendant de nouvelles victimes et le triste spectacle des bateaux coulés. Je revois des photos prises à la sauvette car les autorités interdisaient les souvenirs matérialisés de ces tristes événements.

Le Kyrie, le Gloria de Dumont sont chantés avec ferveur. Et chaque fois que j'entends ces chants latins, ma pensée revient à ce camarade de ma jeunesse, à mon grand-père qui toute sa vie, jusqu'à 85 ans, chanta ce grégorien derrière l'autel de son village. Je crois bien que ce paysan n'a jamais eu l'idée que cela puisse être chanté autrement qu'en latin. De là-haut, il doit, sans charité, se moquer de sa voix de stentor de tous ces chanteurs en français : « Comprends pas », doit-il crier !

Après l'épître, lu par Lucien Galvan et le chant « Terre entière », s'éleva le très « Alléluia » précédé l'évangile selon St-Jean lu par Monseigneur. Dans son homélie, son Excellence commenta cette page de l'apôtre qui souligne le rôle capital que doivent jouer les pasteurs, évêques et prêtres. (Et je pense à ces cérémonies dominicales organisées, parfois hautement conseillées, entre laïcs, sans prêtres : triste, triste, triste !)

Les apôtres ont été les premiers auditeurs de la parole de Dieu, et aussi les premiers pasteurs. Et dans cet auditoire une femme privilégiée, la Sainte Vierge, mère de Dieu. Et la Vierge priait avec ferveur pour ces apôtres et au-delà d'eux pour tous les pasteurs « in soecula soeculorum ».

Son Excellence insista longuement avec amour, ferveur et autorité sur la dévotion à Marie, et il évoqua une récente Fête-Dieu sur la côte d'Azur (Antibes) suivie d'une magnifique procession pendant que la foule des estivants chantait « l'Ave Maria Stella » (hélas depuis combien d'années, je n'ai plus dans mes albums de souvenirs processionnels de ma paroisse natale ; même pour la fête patronale, la statue de Saint Mein reste au fond de quelque placard...)

Et Son Excellence parla longuement de ces « nouveaux philosophes » (je pensais à Gluckmann, à Lévy, « élèves » de Maurice Clavel) qui se regimment actuellement contre ce matérialisme marxiste qui a trop longtemps proclamé que le paradis est dans ce monde. Ces « nouveaux » philosophes renient cet enseignement de faussetés, d'erreurs, de mensonges.

Ceux qui ont débuté par être ennemis de Dieu avoient humblement (ou avec la grande g... de Clavel) qu'ils ont perdu leur temps.

Et Son Excellence termine en montrant l'intérêt capital de la communauté familiale, attaquée par ceux-là même qui attaquent la Vierge. Tous mes lecteurs auront compris que les parenthèses qui précèdent sont mon propre commentaire des paroles de notre évêque.

Après le « Crêdo », il fut demandé de prier pour l'Eglise, « déchirée » selon le Pape lui-même par la « fumée de Satan ». L'élévation dans cette cathédrale verte me parut un instant très émouvant, comme si le Christ venant des rives du Jourdain descendait sur nous à travers les arbres altiers. Et c'était bien le moment de chanter : « Le Seigneur nous a aimé comme on n'a jamais aimé ».

..

« *Ite missa est* », et un violent orage vient troubler (détail... détail) le pique-nique anisé sur l'herbe. Nous ne fûmes pas les seuls à rester sur l'aire de parking (parking est anglais, parlons français) et à déjeuner en cabinet particulier à l'intérieur de la voiture : ce n'est pas le confort d'un quatre étoiles, mais comme disait Figaro : « Il faut rire de tout... », les nuages pleuraient assez comme ça.

..

Le ciel récompensa les fidèles qui restèrent pour la cérémonie de l'après-midi à 16 heures : un timide soleil, là-haut, à la cime des arbres disait bonjour, un peu plus tard, mais la politesse y était.

Ce fut d'abord un « Ave Maria », chanté à deux voix, qui par sa pureté et sa perfection, récompensa l'art et la ferveur de l'abbé Péruffo. Le cantique « O Vierge Immaculée, ton Algérie aimée » suivit, plein de souvenirs hantant tous les cœurs.

Arriva l'instant d'un geste délicat. A peine sorti de sa terrible maladie, l'abbé Delmas avait eu l'idée d'offrir à son Excellence la collection des « Khémias » parues, reliées aux armes de notre Evêque : « Viens, Seigneur Jésus ». Des armes pacifiques, s'il en fut ; mais vint une anecdote qui suivit les remerciements émus de Monseigneur.

L'abbé Péruffo raconta une confidence de son Excellence sur un péripétie (comme aurait dit le grand braqueur) survenue pendant les événements : Monseigneur revenait d'une tournée de confirmation sur la route de Témouchent : des fellaghas arrêtent la voiture et demandent s'il n'y avait des armes dans la « tomobile ».

« — Mais si, évidemment, il y a des armes : dans le coffre ».

Et les autres de chercher : où ? où ? Et l'évêque de leur indiquer le blason à ses « armes ». Tête des autres. Quel calibre ce modèle « Viens, Seigneur Jésus » ?

Mais son Excellence rectifia surtout un détail (?). Jamais elle ne fut arrêtée par des fellaghas ; les héros de ce vaudeville furent en vérité des gendarmes aux képis rouges — de sinistre mémoire —. L'histoire n'en a que plus de sel !

Quant à l'abbé Péruffo, il conclut :

« — Alors, fellaghas ou pas, c'est moi qui ait « fait la gaffe ! »

(Voilà une réussite de jeu de mots à signaler à Amadou !)

Alors vient le moment des questions. La première concerne ceux qui disent : « Je suis croyant mais je ne pratique pas ».

— A vez-vous la foi ? oui, je prie sans témoin. Je fais un signe de croix sur ma jambe, à travers la poche du pantalon, en passant devant une église. (Cela me fit penser à la femme de notre garagiste qui nous a dit faire sa prière dans son lit).

Hélas, cela ne suffit pas, expliqua Monseigneur... Hélas aussi, en l'occasion l'auditoire était convaincu. Souhaitons que les arguments aillent au-delà de l'auditoire jusqu'à certains de ces croyants non-pratiquants : chacun en a dans sa propre famille.

Deuxième question : pourquoi les très belles « communions solennelles » font-elles place de plus en plus à une « profession de Foi », faite, souvent, à la sauvette, à 9 h du soir, en savates et blouson-jeans délavé, et parfois sans confession individuelle.

Et quelle « foi » est cette profession ? Les communions connaissent-ils les articles de la « vraie » foi : le crédo, le pater, l'ave, le confiteor, l'acte de foi (justement), d'espérance et de charité ; et aussi de contrition ? Souvent, trop souvent, pas du tout. Alors qu'est cette profession qui commence sur le vide ?

Et la voix de Monseigneur vibre de tristesse irritée qui se continuera à l'évocation du « nouveau catéchisme » aussi vide, comme le souligne l'abbé Péruffo que de la « barbe à papa ».

Hélas dans cette nouvelle catéchèse plus de questions, plus de réponses comme dans les vrais catéchismes : rien que des commentaires. Et quels commentaires ? Quel discours ? Il faut aider sa maman, il faut partager son goûter avec son copain, (et sans nul doute parfois, beaucoup d'encouragements à suivre papa et maman au défilés de la CGT et autre CFDT). Mais rien sur les sacrements, rien de rien. Côté catéchèse, Monseigneur conclut qu'on bafouille à longueur de journée.

Mais il a un grand espoir dans le retour au vrai catéchisme Que Notre-Dame de Fatima (et Notre-Dame de Santa Cruz) l'écoute et fasse se réaliser ce vœu au plus tôt !

Mais dans cette course au vide, il n'y a pas que la nouvelle catéchèse sur la ligne de départ, Excellence ! Dans l'Éducation (qui n'est plus « Nationale ») enseigne-t-on encore la règle de l'accord des participes, les chefs-lieux et sous-préfectures des départements ?... Enseigne-t-on encore la patrie, l'honneur ? Que nenni à 90 % ! Là aussi, Monseigneur, il y a de la bafouille permanente !

Enfin dernière question brûlante qu'ose poser l'abbé Péruffo : Et Monseigneur Lefebvre ?

Alors, gravement, notre évêque se compare à un spectateur impartial qui, sur le trottoir, regarde défiler les Pour, les Contre. Quelle décision sera prise pour ou contre Monseigneur Lefebvre ? Dieu seul le sait, lui qui sonde les cœurs au plus profond. Notre évêque attend. Une jeune auditrice, mère d'énergie et d'amour, dit avoir eu recours à Monseigneur Lefebvre pour une vraie communion solennelle de son fils car son curé ne lui apprenait pas le catéchisme.

— Votre enfant et vous-même croyez-vous en la Présence Réelle ? Oui, alors continuez à instruire votre fils selon la foi de toujours.

..

Cette journée s'acheva par des remerciements, à la bonne propriétaire de notre cathédrale verte, par des vœux et des prières pour le complet rétablissement de l'abbé Delmas, notre directeur, par un référendum (— et oui —) sur la question : reviendra-t-on le 14 juillet 1978 : résultat à faire blémir Boumédienne : non pas 99.99 % mais 100 % de OUI !

Et son Excellence Monseigneur Bertrand Lacoste donna à tous sa bénédiction épiscopale.

Le soleil, enfin revenu, promet :

« — Je t'y jure, je serai présent toute la journée du 14 juillet 1978... »

Le 19 juillet 1977. — Joseph Bérard.

P.S. — Je reçois à l'instant un livre dont je parlerai ultérieurement et dont j'ai lu quelques bonnes pages : un livre à lire, dès que possible, pieds-noirs, mes frères : « Derrière nous, la rue d'Isly, 26 mars 1962 » par Maurice Touchais. (Un titre tristement éloquent) à commander chez l'auteur, « Le Morcio », chemin de Milreille, 13300 Salon de Provence ; ou plus directement par virement de 45 F à son CCP 2302.63 Marseille. — J.B.

Stèle pour un professeur Bel-Abbésien :

Joseph Bousset

Joseph Bousset, qui fut professeur de lettres classiques à l'école de Sonis de 1948 à la Braderie, n'est plus. Il est mort le 12 mai 1977 à Auch.

Nous avions fait nos études secondaires chez les prêtres de l'école Massillon, puis nous fûmes professeurs, toujours à Clermont-Ferrand, chez les Frères.

En 1937, je gagnais Bel-Abbès, mais notre amitié restait celle de notre adolescence. Et lorsqu'un jour de 1948, le R.P. Gillet, supérieur de Sonis, me demanda si dans mes connaissances je ne voyais pas un professeur de lettres classiques... aussitôt je pensais à Joseph Bousset.

Et en septembre 1948, il faisait avec nous sa première traversée.

La dernière parole sur le quai de la gare de Clermont, de son cher papa avait été : « Trouve lui une femme ! ». Joseph Bousset se maria avec une Algéroise : il eut une fille.

Et l'école de Sonis profita de ses qualités exceptionnelles de latiniste-grammairien ; et notre jardin, de sa compétence de fils de la terre.

Les années passèrent ; seule la braderie réussit à nous séparer.

M. et Mme Joseph Bousset dans l'exode aboutirent à Auch et il prodigua son enseignement à l'École Sainte Marie. Il avait pris sa retraite en octobre dernier. Il devait renouer avec son Auvergne natale cet été 1977.

Hélas, l'asthme qui fut toute sa vie son ennemie jurée eut le dernier mot.

Ses obsèques eurent lieu le 13 mai en l'église Saint-Paul-d'Auch, sa paroisse. Parmi la très nombreuse assistance de nombreux anciens élèves bel-abbésiens de Joseph Bousset, d'Auch et de la région ; et une importante délégation de ses chers élèves de Sainte-Marie se souvenaient eux aussi.

La messe fut concélébrée par trois prêtres-professeurs et M. l'abbé A. de Lavenère, son collègue, prononça un très long éloge funèbre de ce profond chrétien et de ce professeur si compétent et si près de ses élèves, que fut, toute sa vie, Joseph Bousset.

De cet éloge quelques phrases :

« Les enfants, la classe, c'était sa vie... »

« Sans doute n'était-il pas le farouche défenseur des méthodes dites « actives »... Il avait sa technique à lui... Il abordait les élèves avec son savoir mais aussi avec son cœur... Il savait transmettre également sa foi, il n'aurait jamais commencé la journée sans inviter ses élèves à un instant de recueillement... »

Tel fut mon ami : un professeur dont les élèves se souviennent toute une vie.

Tous ceux qui l'ont connu le pleurent, le pleureront avec sa femme, sa fille, son gendre et ses petits-enfants.

Joseph BERARD.

KHEMIA

Direction de la publication :

Abbé DELMAS François, Le Verdier, 81140 Castelnaud-Montmiral

Personnel : CCP 2.231.18 L TOULOUSE

KHEMIA : CCP 3.248.58 Y TOULOUSE

Rédacteur en chef :

Abbé PÉRUFFO Vincent, 81150 Marssac-sur-Tarn

CCP 2.128.03. Z. TOULOUSE

Secrétaire-trésorier (Administration) :

Abbé RUIS Pierre, curé de La Borie, 81600 Gaillac

CCP 1.573.78. E. TOULOUSE

Imprimerie Coopérative du Sud-Ouest, 81000 Albi

Commission paritaire inscrit sous le n° 47.437